

Le Channel scène nationale de Calais



Le Channel a quelque chose de subversif...

Le Channel fait rupture,
le Channel fait effraction,
le Channel fait éruption,
le Channel fait irruption,
le Channel dit non.

Le Channel ne tombe jamais dans la gueule du goût,
le Channel ne dit pas *voilà!*
mais *nous cherchons*.

Le Channel, c'est la construction d'une vie passionnante.

Lena Pasqualini,
secrétaire générale du Channel,
note interne

Sommaire

Préambule page 06



Ce que nous pensons

Considérations éparses à l'aurore des années futures page 09

Une vigilance
Une contribution
Une situation nouvelle
L'invariable
Une histoire, une tentative, un potentiel
Un surplomb
Le basculement, le bousculement
Un aveu
La rencontre

Ce que nous désirons

Les objectifs page 19

En matière artistique
La vie; L'inexploré; Les éclosions permanentes;
L'altérité; L'anti Yalta.

Le rapport au public
L'hospitalité; La maison pour tous; Le voisinage;
Notre monde; Les relations épistolaires.

Le rapport à l'environnement
Côte à côte; Les uns et les hôtes; Gutenberg et Bill Gates;
Mozart et Godard; Proust et Bocuse.

L'organisation fonctionnelle et l'économie générale
Le juste prix; Le onze de départ; L'avis des autres;
Tous ensemble; Le bien commun.

Ce que nous affirmons

Quelques détours page 37

Détour 1: les dernières années
Des choix confortés; Le passage; Les derniers *Jours de fête*: un rendez-vous pour
l'avenir; Une assise locale confirmée; L'équipe; Des artistes.

Détour 2: un lieu
Le belvédère; Le chapiteau; Le Passager; La grande halle; La tisanerie;
Les bureaux; L'hôtel des artistes; Le bar-restaurant; La librairie;
Le jardin; Les pavillons.

Détour 3: le budget

Détour 4: le courrier

Détour 5: la presse

Détour 6: autoportrait en cinq mots et un entretien
L'éclosion, le(s) sens, l'hospitalité, la cité, l'horizon.
Convictions en mouvement;

Conclusion page 70

Préambule

C'est l'illusion de la mise en page.
Laisser penser que cette introduction aurait été écrite avant.
Avant toute réflexion, avant toute écriture, avant toute décision.
Il n'en est évidemment rien. Ce document a été réfléchi tout au long des années écoulées, a connu un premier jet d'écriture en octobre 2007.
Il fut lu, relu, discuté, rangé, ressorti, relu, chamboulé, trituré, modifié, organisé, réorganisé, rangé à nouveau, encore relu.
Encore et encore. Encore et en corps.

Mais à quoi bon.
Ce travail n'a pas de fin car sa fin est sans fin. Chaque jour porte son événement qui incite à relativiser une affirmation, à affiner une expression, à préciser une pensée, à creuser une idée.

Mais à quoi bon.
Il faut bien s'arrêter. En décider l'heure et le jour. S'arrêter pour s'y arrêter.
Il nous faut bien fixer, à un moment donné, les perspectives et les destins possibles. C'est maintenant. Énoncer un discours introductif qui n'a de sens que totalement instruit de cet arrêt sur image. Une introduction conclusive, en quelque sorte.

Alors qu'aurions-nous à dire de ce qui suit ?
Qu'aurions-nous à dire qui ne dispenserait pas de la lecture mais qui ramasserait l'essence et l'essentiel, qui poserait l'équation fondamentale à résoudre, qui, au-delà des envolées, des affirmations fragiles, des intentions louables, dirait ce qu'il faut comprendre de tout ce qui suit.

L'essentiel : le Channel a une histoire.
Cette histoire bouscule les lois arithmétiques. La nôtre fait que $un+un=un$.
Le *un* de saison, le travail ordinaire et fondamental d'une scène nationale, le *un* des manifestations, dont les conséquences, l'irradiation, la dynamique, la symbolique dépassent le territoire et le font échapper un instant à l'image d'immobilité et de passéisme qui lui colle à la peau.

Le Channel s'est construit sur l'entrecroisement indémêlable, celui du quotidien et de l'extraordinaire, de la saison et de l'événement, de l'intime et du multiple, du recueilli et de l'explosion. Ces deux *un* font et sont la scène nationale. Après avoir imaginé de nous extraire de cette anomalie mathématique, après avoir examiné quels seraient les tenants et aboutissants d'une rupture fondamentale, après avoir analysé les comptes qui n'y sont pas, notre conclusion est binaire : ou la possibilité nous est donnée de poursuivre cette route qui nous a si bien réussi, ou l'amputation amorce la chronique d'une déchéance annoncée. Croître ou dépérir.

Se passer de l'un (le labeur fondamental) ou de l'autre (l'euphorie du surgissement), c'est tuer l'histoire, c'est assécher le lien avec le territoire, c'est laisser ce site rénové et envié de partout en jachère, c'est appauvrir les savoir-faire et le potentiel créatif.

Ce serait comme un refus d'entrer dans le siècle, la démission d'un territoire face à son avenir, rajouter du retard au retard.

Ce serait ne pas saisir la chance formidable de construire une histoire passionnante, portée et porteuse. Ce serait tuer dans l'œuf un potentiel que nous vérifions chaque jour.

En subventionnant le Channel, chaque partenaire alimente une scène nationale ET une manifestation de dimension nationale et internationale.
Pas plus tard qu'en 2010, nous offrons l'opportunité de faire exister Calais à côté de Berlin et New York.

Subventionner et donner à cette scène nationale la capacité de poursuivre son histoire en l'inscrivant dans le code génétique qui la constitue, ce n'est ni gaspiller, ni dépenser.
Subventionner le Channel, à la hauteur d'une demande que chacun s'accorde à trouver réaliste et raisonnable, c'est investir.

Un territoire qui regarde devant, un territoire qui regarde loin, un territoire qui regarde haut se donne quelque promesse d'avenir. Nous avons ici les outils, l'énergie, la compétence partagée, l'expérience, les ressorts et le désir. Nous n'avons pas la décision. C'est la seule condition qui nous manque.

Ce document veut donner à comprendre.
Il nous était difficile d'entrer directement dans cette proposition pour le contrat d'objectifs et de moyens sans planter le décor, un décor, notre décor.
Nous approcher du sens profond des choses, dans un mouvement de spirale entrant. Nous approcher pour mieux faire approcher.

Nous commencerons donc par quelques considérations d'ordre général sur les enjeux qui sont les nôtres, dépassant très largement le cadre strict de la scène nationale, mais qui ne semblent pas pour autant hors sujet. Ces considérations définissent pour nous la substance du projet du Channel.

Nous présenterons ensuite les objectifs tels que nous les mettons à discussion. Leur lecture seule, sans vouloir insister, étant insuffisante à leur compréhension.

Nous terminerons par un portrait sensible et subjectif du Channel.

Ce que nous pensons

1

Considérations éparses à l'aurore des années futures

Une vigilance

La totalité des dix-sept années passées à travailler dans la ville ne donnent aucune certitude. Au plus, cela forge une expérience, permet d'acquérir des parcelles de connaissances et fabrique sans doute des formes de cécité. Le réel ne se laisse pas ainsi approcher et saisir. Il faut avant tout une pensée en éveil. Il y faut aussi une perpétuelle remise en cause, des convictions solides, quelques certitudes percutées en permanence par le doute. Nous travaillons donc dans la méfiance des clichés, ceux que se fabrique une profession (entendons par là les acteurs, politiques et professionnels, à quelque titre que ce soit, intervenant dans le champ artistique et culturel). Nous nous mettons à distance de toutes les modes, de tous les mots d'ordre, le plus souvent inspirés par une pression médiatique. La difficulté d'en cerner leur(s) auteur(s), les conditions de leur naissance resteront leur caractéristique majeure. C'est par ce biais qu'elles font si bien évidence. Dès lors, rien ni personne ne devrait les interroger, les remettre en cause. Il y a là les prémices de tous les formatages. Nous cultivons donc une autonomie de pensée, de décision, qui explique la manière dont nous avons évolué, la justesse du rapport au territoire que nous savons trouver de temps à autre. L'atypisme que l'on nous attribue quelquefois n'est que la conséquence d'une pensée en alerte qui se constitue au fil du temps. Notre questionnement étant celui de converser, à partir des missions qui sont les nôtres, avec une population et un territoire, l'atypisme s'explique aussi, probablement, plus par ce qui caractérise cette population et ce territoire, l'attention que nous lui portons, que par une recherche permanente de la différenciation.

Une contribution

Avec cet état d'esprit, le projet et les actes de la scène nationale de Calais ne sont finalement qu'une contribution. Nous les revendiquerons comme tels. Il faudrait alors que la scène nationale soit suffisamment inventive, singulière, pertinente pour que l'on puisse y sentir et y reconnaître une pratique, un geste, une façon d'être, nourris en amont d'une réflexion profonde sur le sens même de la présence d'une telle structure sur un tel territoire. C'est une contribution dans le sens où nous pouvons en inspirer d'autres, où nous pouvons provoquer du débat, donc des accords et des désaccords, de la même manière que nous essayons nous-mêmes d'être attentifs à ce qui bouge dans le paysage culturel et artistique, à ce que les uns et les autres tentent là où ils travaillent. Nous sommes aussi des pilleurs. Nous continuerons donc à défendre l'idée selon laquelle une scène nationale se doit d'être un lieu d'expérimentation, en travaillant obstinément la relation dialectique entre art et population, entre proposition artistique et territoire. C'est une contribution parce qu'un peu de modestie ne nuit pas et l'idée, comme sans doute certains le croient encore, qu'il y aurait des modèles, nous est complètement étrangère. Dans le meilleur des cas, chacun peut, éventuellement et sporadiquement, être source d'inspiration, sans doute, même sans en avoir conscience. Si cela est

le cas pour nous, ce ne sera déjà pas si mal. Car le pire est toujours de se croire arrivé, de s'enfermer dans un savoir-faire, dans une routine. C'est pour cette raison que nous essayons de cultiver une forme de vigilance permanente sur ce que nous faisons, comment nous le faisons, d'être extrêmement critiques en regard de ce que nous fabriquons. Les convictions ne sont pas synonymes de certitudes. Autant nous avons des convictions très fortes, autant nous avons peu de certitudes. Le doute, à la condition qu'il soit actif et s'inscrive dans une dynamique, est essentiel. Comme écrit plus haut, c'est ainsi que nous avons écrit notre histoire.

Une situation nouvelle

Et, à partir de 2007, ce qui change, ce sont les conditions d'exercice de cette contribution. En dix-sept ans, nous sommes passés de vingt mètres carrés insalubres à quatorze mille mètres carrés pensés et rénovés avec Patrick Bouchain, Loïc Julienne et François Delarozière. Cela modifie beaucoup de choses. D'une scène nationale qui était alors regardée par l'équipe municipale de l'époque comme une association étrangère, nous sommes désormais clairement considérés comme l'un des acteurs et facteurs de développement de cette ville. Il conviendra désormais de l'acter. La responsabilité est énorme.

Elle ne nous fait pas peur. Nous l'abordons avec envie, avec gourmandise, avec juste la concentration nécessaire à la mesure des enjeux et au défi qui s'ensuit.

Nous sommes debout, tout en haut d'une richesse d'expériences accumulées, d'avancées construites et constatées au fil du temps, de cette profusion d'initiatives qui ont fait d'une scène nationale à Calais la scène nationale de Calais. Reconnaissons-nous ce mérite. Le bouleversement qui intervient et prend toute sa mesure à partir de 2008 ne s'explique pas autrement que par la place qu'a prise le Channel dans l'imaginaire de la ville, bien au-delà de qui le fréquente ou qui ne le fréquente pas, bien au-delà du rapport quotidien que chacun de ses habitants entretient avec la fréquentation des œuvres d'art, avec la création artistique, qui plus est avec la création artistique contemporaine et le spectacle vivant.

L'invariable

L'enjeu fondamental ne varie pas. C'est bien encore et toujours la relation avec la population, la capacité de faire vivre le territoire qui restent des éléments centraux de notre pensée et de notre action. Mais les conditions nouvelles nous imposent des visées supérieures. Rappelons-le et disons-le clairement, nous nous mettrons ici dans la perspective d'une scène nationale considérée dans un dispositif de développement du territoire. Pour ne pas être nouvelle, cette posture mérite d'être étalonnée à l'exigence du site qui a été inauguré le samedi 1^{er} décembre 2007. La scène nationale ne peut évidemment assumer à elle seule tous les paramètres du

développement. Mais elle peut en être un des outils, dans un rôle qui dépasse largement ses strictes prérogatives en matière artistique et culturelle. Elle évolue sur différents registres: la modernité, le caractère urbain, la lisibilité extérieure, la dynamique qui s'en dégage, l'inventivité, l'anticipation des nécessaires transformations à venir, l'ouverture au monde, sa relation avec ses voisins immédiats, la consistance du territoire. La nouvelle configuration physique du Channel et la force symbolique qu'elle traduit permettent tout cela, en décuplent la force, rendent la clarté des choix nécessaire.

S'il s'agit d'être l'aimable lieu culturel, repéré comme tel, dispensant quelques stages, présentant un peu plus de spectacles, donnant le change sur la base des simples attendus d'un théâtre municipal de bonne facture, nous possédons probablement le savoir-faire et la professionnalité. Mais abandonner ainsi toute fonction de tête chercheuse, de fabrique de nouveau, de capacité de mettre la ville en apesanteur, de générateur d'étonnement, comme la scène nationale le fut, l'est, à un moment ou à un autre, au-delà même du champ culturel, serait un contresens.

Comme sans doute perdraient beaucoup de leur signification l'investissement budgétaire de la rénovation, pas excessif mais réel, l'investissement intellectuel collectif qui en a réfléchi et déterminé le fond et la forme. Toute cette aventure renoncerait trop vite à sa substance, son intérêt, son potentiel.

En écrivant cela, il s'agit simplement d'être à la hauteur des promesses du lieu. Avant même qu'il soit terminé, avant même qu'il ait un tant soit peu fonctionné, nous avons vérifié chaque jour l'attrait qu'il représentait. Ce sont plusieurs délégations, groupes, organismes de formation, écoles d'architecture, de toute l'Europe, qui en permanence ont visité le lieu. Les premiers mois d'exercice ne font que nous confirmer la force d'aimantation de ce lieu.

Ce sont des sollicitations d'un nouvel ordre. Les éditions *Actes Sud* ont décidé de parier sur l'ouverture d'une vraie librairie, bien au-delà de la vente de leur production éditoriale, cela va sans dire. La discussion est engagée.

La qualité des équipes qui ont postulé à la gestion du futur lieu de vie lié à la restauration a de quoi rendre optimiste et en premier lieu celle que nous avons retenue.

C'est aussi une compagnie d'envergure nationale et internationale, désireuse de créer un événement inédit, qui s'adresse en premier lieu à la scène nationale de Calais.

C'est la responsable des critiques littéraires du journal *Télérama*, désireuse depuis très longtemps de créer un événement autour de la littérature, qui nous sollicite, préférant la province – et Calais – à Paris.

Le même journal (*Télérama*) et un autre (*Libération*) nous font savoir leur désir de mettre en place des actions allant au-delà du simple partenariat d'annonce. Pour l'instant, rien n'est fait et peut-être rien ne se fera. Nous verrons. Le chemin est long. Mais il y a une première réalité. Le lieu provoque indubitablement des regards nouveaux, donne à rêver, invite à proposer ; il a généré un mouvement avant même d'être en activité. Et le projet qui le sous-tend, en tout cas sa perception, séduit.

Son ouverture récente, le succès considérable de *Feux d'hiver* comme

l'accueil réservé à *Libertés de séjour* nous le confirment. Cela accompagne parfaitement notre intention, plus facile à énoncer qu'à réaliser, de casser les moules d'une saison de scène nationale, en tout cas de les interroger. Et pour nous-mêmes, de réfléchir et mettre en œuvre une saison dans une structuration nouvelle.

Une histoire, une tentative, un potentiel

Nous ne venons pas de nulle part. Nous ne débarquons pas à l'improviste, héritiers néophytes d'un lieu dont tout nous y serait étranger. Le projet du Channel est lisible. La preuve par la journaliste de *Libération* qui, après trois jours dans nos murs, en a fait un livre. Ce projet, mûri de longue date, en mouvement et en évolution perpétuels explique là où nous en sommes aujourd'hui.

Il a produit ce lieu, fruit d'une expérience, d'une histoire, d'une réflexion, de choix mûrement réfléchis. Son existence, la manière dont il a été pensé et conçu, sa forme et sa fonctionnalité, ce que nous avons décidé, font projet.

Mais il y a plus. L'existence de ce lieu doit se vivre comme une véritable avancée, l'acte du plus et du mieux. De ce point de vue, la théorie du lieu comme camp retranché, capable de se déployer sur la ville, de l'envahir, de l'investir, pour revenir à sa situation initiale, doit prendre tout son sens. Si nous ne sommes pas dans la capacité objective de proposer une manifestation artistique, festive et populaire, dans la digne succession de *Jours de fête*, quelque chose va nous échapper. Ce sera prendre le risque de la dénégation de la transformation des abattoirs, le site vécu comme une régression, sinon une punition.

Il nous faut mesurer la portée de la déclaration de Patrick Bouchain dans les *Cahiers du Channel* lorsqu'il déclare : *Que ce chantier soit le seul à avoir généré cette envie* (d'abord l'envie de continuer à travailler ensemble au travers du projet de logements sociaux, ndlr) *est signe que cet équipement est le meilleur que nous ayons réalisé.*

Ce n'est pas rien. Nous le répétons. On ne peut pas attendre de nous la convention et l'insipide, le tout-venant et l'habitude, le fade et le terne. Pour tout ça, nous ne sommes pas, ce serait le plus beau compliment à nous faire, les bonnes personnes, les meilleurs interlocuteurs.

Il y a dans cette géographie nouvelle un potentiel extraordinaire, que beaucoup ne soupçonnent pas. Il appartient à l'équipe professionnelle, et donc à la scène nationale, de créer les conditions pour mettre à jour et sublimer ce potentiel. Elle ne pourra le faire que si ce diagnostic est partagé par l'ensemble des partenaires et si, partagé, chacun accepte de s'y associer et, pour une part, d'en écrire la partition.

Un surplomb

D'un point de vue plus général, l'existence d'un lieu tel que celui-là n'est pas neutre. D'une certaine manière, il pose la question du modèle consumériste, propose en lui-même une autre manière de considérer l'existence, met sur le devant de la scène publique la nécessité pour une société de fabriquer autrement du rêve et de l'avenir. Notre mode de développement s'essouffle, au même rythme qu'une planète bientôt incapable d'accueillir l'humanité. Le concept de développement durable est lui-même mis en critique par celui de décroissance durable. Dans décroissance, il y a sens. Que la responsabilité publique pose des actes aussi forts que ces quatorze mille mètres carrés, alliant simplicité et jubilation, est une promesse d'avenir. Elle place le verbe *être* devant le verbe *avoir*. Cela prend sens et signification dans la réflexion sur la cité.

Cet acte dit, en tout cas nous lui faisons dire, qu'il fait œuvre d'une politique d'éducation.

La centralité de l'éducation dans une société démocratique est indiscutable. Une société démocratique est une immense institution d'éducation et d'auto-éducation permanentes de ses citoyens. Elle ne peut vivre et survivre sans cela. Une société démocratique, en tant que société réflexive, doit faire constamment appel à l'activité lucide et à l'opinion éclairée de tous les citoyens. Sans doute exactement le contraire de ce qui se passe aujourd'hui, avec le règne d'une professionnalisation politicienne, de l'expert et du spécialiste, du sondage antidote à la pensée complexe. La culture et l'éducation, dont on aura compris que ces notions dépassent ici les attributions des ministères éponymes, commencent avec la naissance de l'individu et se terminent avec sa mort. Elles ont lieu partout et toujours. Les murs de la ville, les livres, les spectacles, les événements éduquent - et, aujourd'hui quelquefois *méséduquent* - les citoyens. Il faut non seulement rendre leur exercice possible, mais que ce possible et sa réalisation soient une des cartes pour échapper au désastre à venir.

Il faudrait beaucoup plus de place et de temps ici pour développer, d'autant que l'objet de ce texte n'est pas directement celui-là, mais il est évident qu'un autre rapport à la vie, à l'accomplissement de l'individu est aujourd'hui nécessaire.

Nous l'avons écrit ailleurs*. Nous prenons peu à peu conscience de la finitude de la planète, engendrée par une conception du progrès réduit à la suraccumulation de l'insignifiance, qui nous conduit directement dans le mur. Les seules réponses qui semblent données consistent à se disputer le droit d'y aller le plus vite possible.

Aussi, il y a urgence à nous imaginer un autre destin collectif, un autre dessein que cette quête effrénée du superflu et de la consommation à tout va, de nous inventer d'autres manières de penser le monde et la vie. La place, mais aussi le rôle de l'art et de la culture, notions qu'il convient de distinguer, ne sont pas à mésestimer dans ce bouleversement salutaire pour notre bien commun.

Il s'agit alors de porter une nouvelle ambition : ne plus simplement se satisfaire de voir considérée la culture comme un enjeu du projet politique, fut-il européen, mais faire de l'enjeu de la politique la production d'un projet de société qui soit un véritable projet culturel. Pour l'heure, cela

*
Commande de Jean-Marc
Adolphe et Claude Veron.
Article publié par
la revue *Mouvement*
(avril-juin 2007).

relève de l'utopie. Mais seule l'utopie fait signe et sens, s'il s'agit bien, comme nous l'avons compris, de *réenchanter le monde*.
Quelque part, le destin du nouveau lieu se situe dans cette immensité spatiale, temporelle et politique.
Pour simplifier, il y a du ferment démocratique dans le vivre ensemble que peut générer la familiarité avec des objets artistiques, avec la fréquentation, et donc la fabrication, de lieux comme celui-ci.

Le basculement, le bousculement

Toutefois, nous avons la conviction que pour tracer ce chemin, il y a nécessité de penser d'autres manières de faire, de s'interroger à tous les étages, à commencer par celui des modes de production artistique, et que ce sont bien des chemins nouveaux qu'il s'agit de défricher. *Chemins nouveaux* signifie pratiques nouvelles, outils d'analyse revisités, questions neuves, remise à plat, expérimentation, risque de nouvelle impasse. C'est tout un corpus théorique et pratique qui est aujourd'hui en crise. C'est douloureux mais ça ne devrait pas l'être. C'est au contraire extrêmement passionnant de se confronter à un tel chantier. Cela ne disqualifie rien ni personne. Surtout pas l'engagement des professionnels, artistes et directeurs de structures. Surtout pas l'engagement public des dernières décennies.

Un aveu

À ce stade, nous délivrerons une confession. Nous ne nous sentons pas porteurs de message, de bonne parole. Pas de leçon à donner et à délivrer. Aucune tentation messianique. Nous ne vivons pas notre fonction comme un acte d'évangélisation, comme si nous étions les missionnaires d'une révélation à délivrer de toute urgence, estampillée *art* ou *culture*, à l'attention d'un peuple acculturé. Certes, nous pensons que nous ne sommes pas étrangers à toute œuvre éducative, que nous symbolisons un acte essentiel à l'avenir démocratique de nos sociétés. Nous l'avons écrit plus haut.

Mais ce que nous comprenons des temps actuels nous oblige à revoir le catéchisme. L'individu, aujourd'hui livré à lui-même, est un individu libre. Ou du moins se vit-il comme tel, bien que soumis, malgré tout et malgré lui, au matraquage de tout l'arsenal consumériste, dont la grande performance est de rester totalement invisible, d'où sa redoutable efficacité.

La sollicitation est immense, sinon totalitaire. L'offre de loisirs va croissant, l'existence de nouveaux supports technologiques, qui la décuplent, encore plus. Prendre son bâton de pèlerin et aller conscientiser les âmes perdues est une conception prétentieuse, ancienne, œcuménique, porteuse de toute la bonne conscience du monde, que nous ne partageons pas. Le temps de la figure de l'instituteur III^e République a vécu. Cela ne se passe plus exactement comme ça. Nous voulons questionner ces pratiques. La vie et la réalité sont plus complexes.

Les raisons de fréquenter un théâtre ne sont pas (plus ?) celles de se cultiver. On ne va pas au théâtre pour se cultiver. Le Ministère de la culture le sait depuis longtemps, lui qui était commanditaire et porteur d'une étude qui mettait en évidence cette réalité déstabilisante et vertigineuse. C'était à la fin des années quatre-vingt du siècle dernier. Et pourtant tout se passe comme s'il fallait coûte que coûte continuer à vivre et agir avec cette fiction de la militance de conviction et du bonheur à portée de main. Tout se passe comme si les schémas hérités d'une époque essentielle, respectable, originelle mais révolue, étaient immuables.

Bien sûr, du volontarisme, il en faut. Aux bons endroits. Bien sûr, il y a nécessité absolue, impérative, de s'adresser à des publics contraints, (un autre mot serait sans doute plus heureux). Éduquer le goût, la curiosité, ouvrir des horizons dans les têtes. Les cadres pré-inscrits que sont l'école, les dispositifs d'appropriation de l'acte artistique, les modules de réinsertion, de (re)socialisation sont notre jardin quotidien et nous n'en dévierons pas. Bien sûr. Plutôt deux fois qu'une. Pour autant, le prêchi-prêcha où se raccrochent les postulats déboussolés et une langue sans âme n'est plus de mise. Comme ne doit plus l'être ce qui se présente sous forme d'évidences intemporelles, tous les dogmes, toutes les certitudes liées au corpus pratique de ce métier, pour une part fondés sur un mensonge.

Il ne s'agit ni de tout brûler, ni de considérer que tout cela n'aura servi à rien ou ne sert à rien. Il ne s'agit pas non plus de considérer que la vérité serait à notre seul endroit. Nous sommes définitivement guéris de ce genre d'absolu, qui n'est que l'antichambre de l'imbécillité. Il s'agit simplement de dire que tout* ce qui alimente nos points de vue nous amène aujourd'hui à les affirmer avec un peu plus de force. Et nous donne encore un peu plus de volonté et de matière pour mettre en jeu notre réflexion dans notre agir au quotidien.

Il y aurait malhonnêteté intellectuelle de ne pas en faire part dans le présent exercice et de prétendre que le projet du Channel pourrait reposer sur des axiomes anciens. Nous ne saurions pas les porter avec l'authenticité requise. Notre point de vue est éminemment contestable, peut-être totalement minoritaire. Cela ne fait pas son mérite. Mais à moins de souhaiter un paysage artistique et culturel totalement formaté, où tout le monde penserait et ferait la même chose, sa légitimité ne fait pour nous aucun doute. En cela, notre projet est une tentative, théorique et pratique, embryonnaire et pragmatique, de sortir des sentiers battus.

En cela aussi, il peuple déjà, et depuis longtemps, nos pratiques. Il a pour lui de présenter un premier bilan, un visage, des acquis. Il est possible d'en cerner les contours. Nous n'avons pas fait de la scène nationale une tour d'ivoire, un lieu inconnu ou refusé par la population, un refuge d'indiens sujets à l'indifférence ou regardés avec beaucoup de distance. Nous avons, à l'inverse, nous semble-t-il, contribué à donner une autre image de structures telles que celle-ci, nous avons réussi à mettre en ruine quelques obstacles, nous en avons fait une entité indispensable et constitutive de la ville. Une part non négligeable de la population sait que les portes sont grandes ouvertes. Même si beaucoup reste à faire. Et nous voulons penser que tout cela s'est accompli sans démagogie, avec beaucoup d'exigence, et l'on pourrait même qualifier d'élitaires, si ce mot avait encore un sens, quelques-unes de nos actions.

*
Les réflexions théoriques, la production intellectuelle liée à notre secteur, les conversations de bistrot avec d'autres comme nous confrontés à la pratique - les seules intéressantes et de vérité parce que libres et dénuées d'enjeu -, l'analyse de propositions d'artistes travaillés par les mêmes constats et questionnements, notre pratique et les conséquences que nous en tirons.

Mais alors, comment affirmer cette chose tellement scandaleuse, *on ne va pas au théâtre pour se cultiver* et se revendiquer d'une politique publique. Parce que ce qui s'y joue est encore plus important.

D'abord, si la motivation première n'est pas celle-là, cela ne signifie en aucune manière que quiconque n'est dupe de ce qui s'y joue. Ce qui doit s'accomplir sur le champ des connaissances, l'acquisition d'une culture, ou plus exactement la faveur d'une proposition artistique, qui entretient un lien avec l'*objet cultivé*, s'accomplit. Il n'y a, surtout pas, nécessité d'une parole incantatoire préalable pour qu'il en soit ainsi.

Ensuite, il s'agit encore et toujours de repartir de l'essence même de notre raison d'être.

Cela tient en une phrase: mettre en relation l'art avec une population.

Autrement dit, trouver les connexions, se poser les problèmes du faire et de l'agir à partir de cette volonté fondamentale, supérieure à toutes les autres. À cet endroit, la fin justifie les moyens et les moyens justifient la fin. Ce que nous voulons exprimer par là, c'est que l'essence et l'essentiel résident dans l'agir et le passage à l'agir. Les objectifs à atteindre ne sont pas dans la passivité mortifère de formules vécues comme des formules magiques, qui se suffiraient à elles-mêmes. Ils sont dans la conscience de ce qui s'accomplit et dans la justesse de l'acte qui s'accomplit. Ne pas se gargariser de mots, même s'ils peuplent à n'en plus pouvoir le verbiage de la profession (résidence, prise de risque, artiste associé, contemporain)- il y aurait tout un travail à faire sur ce vocabulaire, l'apparition-disparition de ces vocables et ce qu'ils cachent.

Quand la norme a oublié pourquoi elle est norme, elle n'est plus qu'un point aveugle. Le débat sur la notion du produit intérieur brut illustre, dans un autre domaine, les pièges que nous tentons de déjouer. Voilà plus de vingt ans que des voix inaudibles disent que cette notion n'a aucun sens, se construisant indistinctement de toute référence sociétale et humaine, où accidents de la route et production de biens alimentent le même moulin. Elle est pourtant restée une donnée référente dans le plus grand des consensus. Aujourd'hui, la rhétorique de ces minoritaires commence à se faire entendre.

Pour ne prendre qu'un exemple, notre question n'est pas d'avoir un ou plusieurs artistes associés, la question est de faire vivre le lieu, donc d'y mettre en œuvre une vie artistique, qui corresponde aux chemins que l'on a envie d'emprunter. En soi, la notion d'artiste associé n'est qu'une formule possible, incitative par effet de mode, rassurante et séduisante dans l'annonce, largement imprécise dans ses attendus. Ce n'est pas la question première. C'est une formule, soupape de sécurité, qui a permis à un moment de conjurer le mal-être des compagnies. Mais elle ne dit rien des contenus, du sens, des ambitions. Si une scène nationale ne brandit pas l'étendard de l'artiste associé, cela ne signifie pas qu'elle est à l'écart des complicités, des présences, des relations, avec plusieurs artistes ou compagnies, qui donnent raison d'être et volume à un travail artistique, pour lui-même et dans le rapport à un territoire. Il convient donc de toujours avoir en tête la question première et celles qui en découlent immédiatement. En tirant ce fil, c'est un renversement, un bousculement, une mise en abîme de la pensée conventionnelle et de la *pratique* habituelle de la *pratique*.

La rencontre

Ce qui est aujourd'hui déterminant, nous en sommes de plus en plus convaincus, c'est de créer les conditions de la rencontre. La rencontre avec des œuvres d'art, avec des instants de vie, avec l'autre, avec la sublimation du quotidien. Tout cela se répondant, s'entremêlant, se complétant, se confortant. Ce sont ces conditions qui doivent aujourd'hui retenir toute réflexion et attention.

Ce sont elles qui font sens, en tant que signal au monde, et qui donnent du sens, en tant qu'expérience. Demain encore plus qu'hier. Demain avec encore plus d'assurance qu'hier. Pour nous, il ne s'agit pas d'une rupture. Il s'agit d'un processus, largement amorcé, déjà à l'œuvre.

Ce qui va transformer considérablement la situation, provoquer très certainement une accélération du questionnement, nous le répétons, c'est l'émergence du lieu, sa force, ses possibles, l'imaginaire inépuisable qu'il recèle.

Lorsque nous avons affirmé, dans le texte fondateur de la transformation du Channel qu'il ne s'agissait pas de faire un théâtre de plus, ce n'était pas seulement par goût de la formule. Il y était déjà en germe la question des conditions de la rencontre, une mise à plat et en critique de ce qui domine habituellement lorsque se fabrique un théâtre, le dépassement de la convention, la volonté de faire naître du nouveau chargé de sens.

Lorsque Patrick Bouchain s'appropriä ce discours et le passa à la moulinette de sa propre pensée, il ne fit rien d'autre que d'opérer, dans le champ de l'architecture, le même déplacement que le nôtre pour ce qui regarde notre domaine spécifique.

Et lorsqu'il intitula sa proposition *La vie*, il était parfaitement en symbiose avec ce que nous engageons, avec la voie dans laquelle nous nous engageons, à savoir le lieu de culture comme un lieu de vie. Le lieu de vie comme condition du lieu de culture, dans un lieu de culture qui joue son existence dans la condition de la rencontre.

À titre d'illustration, mieux même, comme une projection, nous explorerons la signification, la pertinence, les conséquences possibles de notions et d'approches comme celles-ci. Montrer en quoi elles stimulent la pensée.

Nous ne serons pas à court d'idées. Comme le note très judicieusement Anne-Marie Fèvre dans le livre consacré au chantier*, le Channel *sait très bien où il va, surtout en sachant où il n'ira pas*.

Il y a cette phrase et puis une autre. Une citation, empruntée à Marcel Mauss et son *Essai sur le don*: *C'est en rivalisant de dons que les hommes se lient et font société, en échangeant des biens qui n'ont pas une valeur utilitaire mais symbolique*.

En une économie de mots, cela résume parfaitement notre tentative.

*
Le Channel, Histoire de
construire, Une scène
nationale, Calais,
Collection L'Impensé,
éditions Actes Sud
novembre 2007

Ce que nous désirons

2

Les objectifs

Conformément aux premiers échanges entre les partenaires, ce contrat d'objectifs et de moyens prend acte des premières discussions entre toutes les parties et accepte bien volontiers la figure des repères plantés dans un glacier, dont on constate, quelques années après, comment ils se sont déplacés et à quels points ils en sont rendus. Chaque objectif énoncé sera un repère, dont le jour venu nous mesurerons les déplacements.

Puisque jeu il y a, intellectuel certes, mais jeu quand même, nous compléterons l'exercice par une règle, notre règle, une règle du jeu. Le contrat d'objectifs et de moyens propose quatre chapitres, couvrant les divers aspects de l'activité d'une scène nationale.

Ils ont pour intitulé :

- les objectifs en termes artistiques
- le rapport au public
- le rapport à l'environnement
- l'organisation fonctionnelle et l'économie générale

Ces quatre chapitres seront traités sur le même mode.

Nous imaginerons pour chacun des chapitres cinq objectifs.

C'est un choix parfaitement arbitraire, tant la pente naturelle nous aurait conduits à en imaginer dix pour le premier et trois pour le quatrième.

Nous appellerons cela une convention.

Cela a le mérite, dans le premier cas, de faire des choix et dans l'autre, d'obliger à réfléchir un peu plus longuement. Cela revêt également un autre mérite, celui d'un plus grand équilibre.

Bien sûr, cela signifie que nous ne couvrons pas l'intégralité du travail. En réfléchissant un peu et à l'infini, il sera toujours possible d'imaginer des objectifs supplémentaires. C'est la conséquence de la théorie du glacier, qui nous paraît à la fois judicieuse et pragmatique, tant il serait prétentieux de croire à l'exhaustivité possible de l'exercice. Il ne s'agit donc ni d'une vision parcellaire, ni d'une vision totale. Il s'agit de procéder à des prélèvements, pareillement à ce procédé scientifique capable d'établir l'état de santé d'un individu à partir de l'examen de quelques cellules. Pour n'être que des détails, ou plus exactement des échantillons, ils n'en sont pas moins significatifs, sinon emblématiques, d'un mouvement d'ensemble. Il existe donc inévitablement des manques. Pour autant, les absences ne sont pas des absences, les insuffisances ne sont pas des insuffisances. À la manière de ces dessins pour enfants où un point est un chiffre, il suffit de relier les points les uns aux autres pour en faire apparaître une esquisse.

Le temps opérera une déformation de l'esquisse. Le comparatif fera évaluation.

Puisque ce texte est écrit en aller et retour, nous nous sommes aperçu, après relectures, que les objectifs énoncés ne donnent pas de chiffres.

Nous sommes simplement partis de cette idée de piquet et de glacier. Nous nous sommes concentrés à l'extrême sur cette idée. Qu'est-ce qui est véritablement important ?

Quel objectif fait sens pour nous, dans la manière dont nous travaillons et dans l'attente que nous avons des actes que nous posons, de ce que nous tentons d'imaginer ? Tel a été notre cheminement intellectuel. Et si le quantitatif n'est pas présent, nous le répétons, ce n'est pas volontaire. Il n'est pas venu. Le cerveau ne l'a pas convoqué. Notre réflexion ne nous y a pas amenés. Point.

Nous voulons donc être extrêmement clairs et précis. Il ne s'agit pas d'une mise en critique, d'une volonté de résister, d'un acte consciemment posé. Si tel était le cas, personne n'aura de doute sur notre capacité à l'affirmer. Ainsi, le nombre de spectacles présentés par année, le nombre de représentations, toutes ces choses que l'on pourrait normalement attendre, ne sont pas signalées comme des objectifs. Outre que ce type de données figure dans la rédaction du contrat de délégation de service public, ce qui s'entend aisément dans ce cadre, quel serait l'intérêt de nous engager, pour ce contrat, qui doit dessiner des horizons de sens, sur le nombre de spectacles à venir (comme s'il y avait le risque de faire du macramé), et de nous retrouver dans cinq ans en disant : *nous avons fait plus. Ou nous avons fait moins*. Quelle signification cela a-t-il ? Pour nous, absolument aucune. Quels spectacles ? Pour qui ? Qu'est-ce que cela a produit ? En quoi cela a fait bouger la scène nationale, la ville, tel ou tel groupe de population, c'est ce qui nous intéresse.

Rien ne serait pire pour nous de ne pas exercer une liberté responsable, de nous contraindre nous-mêmes au point de nous interdire toute improvisation, sous prétexte de répondre à l'impératif de ce contrat. Nous y voyons avant tout une boussole. Et s'il nous faut, parce que cela nous semble juste, emprunter d'autres chemins de traverse, à la condition de mieux encore exercer et mettre en œuvre le sens même de notre travail, nous le ferons. Nous allons avancer en marchant et marcher en avançant. Sans interdit, sans la peur du jugement, avec simplement la sincérité et la vérité d'une démarche dont nous nous sentons comptables et responsables. La mise en page appellera une autre convention, celle de la lecture. D'abord sera présenté ce qui se définirait comme étant l'objectif. Le texte margé en caractères plus petits marquera l'indicateur, ou plus exactement les signes indicatifs, permettant la validation, la mesure et la compréhension de notre réalité.

Un dernier mot pour rappeler que ce contrat est un engagement réciproque. Il réunit l'ensemble des signataires, donc des partenaires, afin d'en permettre la mise en œuvre. Même si l'équipe professionnelle a une responsabilité particulière, de laquelle elle ne se défile pas, l'idéal est que, directement et quelquefois indirectement, d'évidence ou de manière plus subtile, chacun doit se sentir porteur et investi. Autant que nous le sommes. L'enjeu et sa signification pour l'avenir, au-delà du destin de la scène nationale, c'est-à-dire ce territoire, le méritent. Nous sommes bien face à un projet de développement et c'est dans cette logique qu'il doit être apprécié. Finalement, à l'issue des cinq prochaines années, la réussite devrait se lire sans difficulté. Il suffira que l'espace confié à la scène nationale ne paraisse pas chaussure trop grande à ses pieds. Cela signifiera que nous aurons su occuper l'espace, le rendre vivant et faire de chaque endroit du site essentiel à l'ensemble. Et sa réussite suprême sera, non pas d'avoir été trahis ou pas trahis. Ce sera d'avoir été suffisamment pertinents au point de faire surgir des questions aujourd'hui encore inédites.

C'est sans doute cela le défi à relever. Cela passe par tout le processus de réflexion préalable.

Les objectifs en matière artistique

La vie

L'intitulé du projet architectural de Patrick Bouchain s'intitule *La vie*. Ce n'est pas un hasard, mais la résultante d'une somme de volontés. Volonté de clore définitivement la parenthèse des abattoirs, lieu où, tout de même, la fonction était de donner la mort ; volonté de s'inscrire dans un nouveau cycle qui en soit le contrepoint ; volonté d'accompagner le mouvement que nous y avons fait naître. La nécessité de la vie, pour toutes les raisons que l'on peut puiser dans ce qui précède, est, par définition, un exercice vital, s'il est possible de nous pardonner le truisme. Être vivant. La vie se définit par la pulsation, le passage de l'inerte au mouvement. Le cœur est le centre, le point nodal, la condition de la pulsation, de la vibration, de la respiration. Pulser, vibrer, respirer. Points d'immobilité, conditions du repère du mouvement, alternatif, nécessairement. Nous la repérons dans la question du dedans-dehors, pulsation géographique et territoriale. C'est ici que nous reprenons à notre compte la théorie du camp retranché, qui explique la conservation du mur d'enceinte existant et la fermeture physique du site. Il nous faudra donc exister dans les murs, c'est bien le minimum, et continuer à investir l'espace public, la ville, l'extérieur du site du Channel. Un site capable de produire, de générer et de se replier pour mieux se déployer. La vie traduite par la pulsation physique du lieu. La première idée qui vient à l'esprit, comme une évidence, est de concevoir une vraie suite à *Jours de fête*. Puisque de notre propre fait, *Jours de fête* n'est plus. Cette manifestation, qui, par ses contenus, son concept, sa justesse fut si déterminante pour l'histoire et l'existence du Channel, a vécu sa dernière édition à l'automne 2006. Désormais, à tous de faire en sorte que *Rêve général* creuse son propre sillon.

C'est un risque considérable que nous avons choisi de courir. Il nous faut maintenant concevoir une autre manifestation et lui faire une vraie place. Ce sera donc dans notre capacité à l'imposer, à ne pas réveiller la nostalgie, à continuer une histoire que nous avons volontairement construite en rupture que nous commencerons par mettre en œuvre et vérifier la pertinence de la théorie du camp retranché que nous faisons nôtre. Mais la suite de *Jours de fête* ne sera pas le seul indice du lien avec la ville. Si elle en sera l'expression la plus spectaculaire, nous devons exister à travers d'autres projets, microprojets, d'autres modes de relation que les spectacles. C'est bien sûr le travail d'action culturelle classique, habituel, mais aussi une relation qui s'établit dans le cœur même de projets artistiques spécifiques, dont un des derniers exemples est la présence de Guy Allouche et des veillées présentées à la cabane.

L'inexploré

Il ne s'agit pas de cultiver l'atypisme pour l'atypisme. Cela n'aurait aucun sens. Mais il est impossible d'avoir constamment à l'esprit la nécessité de l'invention, sans être à l'affût de propositions artistiques surprenantes. Impossible de nous dire intuitivement qu'il y a sans doute d'autres manières de faire vivre une institution culturelle dans une ville, de donner sens à la relation art-population, sans nous engager dans cette recherche. Impossible de ne pas tenter d'échapper, de temps à autre, à la banalité du quotidien, qui a aussi sa raison d'être, sans nous projeter dans des aventures et propositions artistiques nouvelles et inattendues. Inattendues,

in-entendues, inouïes. Par définition, si elles sont tout cela, elles ne devraient être aujourd'hui nommées, puisqu'aussitôt énoncées, elles deviennent précisément attendues. Nous trichons un peu. La nouvelle perspective définie avec Patrick Bouchain de travailler sur des logements sociaux entre totalement dans cet objectif. Mais nous ne nous en contenterons pas. Nous accoucherons d'autres propositions. Nous ne nous arrêterons pas là. Nous saurons accueillir et mettre en œuvre d'autres propositions, de celles qui ne font pas le quotidien habituel des scènes nationales.

Être là où l'on ne nous attend pas. D'un point de vue artistique, on attend de nous de l'inattendu. En poussant au bout la logique, l'inattendu serait pour nous de nous satisfaire de la convention. Ce n'est pas de cela dont il s'agit. Qu'est-ce qui pourrait définir l'inattendu ? Quel pourrait être l'élément révélateur qui ferait que nous aurions misé à l'exact endroit de cet objectif ? Il faudrait allier une question et une réponse. La question serait celle qui ferait précisément apparaître l'incongruité, le questionnement sincère de qui la pose. Elle pourrait se dire ainsi : *En quoi une scène nationale doit faire ça ?* Et la réponse serait de le faire et, en le faisant, montrer que l'incongruité, à bien y réfléchir, était finalement de poser la question.

Les éclosions permanentes

C'est une autre déclinaison de la vie. Nous l'interpréterons d'une autre manière spécifique pour le domaine artistique. Nous ne devons pas perdre la capacité à nous renouveler, à créer le mouvement, à fuir la routine, à nous installer dans la recherche permanente. Ce qui est écrit ici a valeur pour tout et en tout. Cela couvre tous les aspects de la vie de la scène nationale. Pour exemple, citons d'abord la façon extrêmement libre et sincère dont nous travaillons en équipe ; l'attention minutieuse portée à l'aménagement du nouveau bâtiment, à la chaleur de l'accueil, au service du bar, à la générosité des documents de communication, au bien-être de chacun ; citons aussi notre propre capacité à nous remettre sans cesse en question, à organiser notre propre déséquilibre pour rester en mouvement. Nous devons faire preuve d'une capacité à sublimer l'offre de la scène nationale, c'est-à-dire à créer de nouvelles propositions, en des endroits insolites du site lui-même, de la ville et ses alentours ruraux, en des horaires inhabituels (à l'aube, pendant la nuit, au petit-déjeuner, le dimanche midi), dans des configurations sans cesse renouvelées (en déambulation, autour d'une table, tout en haut du belvédère, au milieu de la scène, chez l'habitant, assis sur des transats, sous chapiteau), sur des durées différentes (pendant trois jours, six minutes, une semaine, une matinée, un mois), dans des situations échelonnées allant du très intime au très nombreux (deux mille personnes, un seul spectateur, vingt personnes, trois cents personnes), et ainsi de suite à l'infini de notre imagination.

Bref, nous devons faire preuve d'une capacité à créer de nouvelles propositions, à concevoir des contextualisations nouvelles, à sublimer l'offre de la scène nationale. Il s'agira de traduire cette maxime, *l'art de présenter l'art*, avec une audace renouvelée. Nous devons créer de nouvelles conditions de rencontre et formuler des invitations d'une nature jusque-là inédite. Cela passera nécessairement par un dialogue fécond avec le lieu, qui aura son mot à dire, tant son mode d'utilisation et l'imaginaire qu'il autorise seront prépondérants. Ce dialogue se nouera au fur et à mesure du temps, au fil de l'analyse de nos expériences et de nos tentatives successives.

Nos faits et gestes seront sous la dictée du lieu et de notre propre imagination. Ce qui est certain, c'est de devoir nous consacrer, dès à présent, à des réflexions approfondies autour de cette problématique. Ce que nous venons d'énoncer percute directement la forme habituelle de la saison d'une institution culturelle, de sa structure et de la nature des rendez-vous qui la scandent. Nous ne sommes pas dans une totale improvisation en cette matière. Ce que nous proposons là, c'est d'aller plus loin, d'explorer les pistes à la fois réalistes et nouvelles.

On n'échappe pas à la force de la structuration sociale du temps. Nous l'avons mesuré avec la cabane de chantier. Il s'agira d'échapper à l'habitude tout en respectant la force de l'habitude. Nous devons alors pouvoir regarder et comparer les saisons telles qu'elles étaient élaborées, structurées avant l'ouverture du site et constater, ou pas, l'évolution, les différences, les modifications intervenues au fil du temps. L'idéal serait que l'on puisse se dire que les propositions artistiques désormais portées par la scène nationale, leur forme, leur mise en rythme, leur inscription dans le temps et l'espace ont tout à voir, et en même temps plus rien à voir, avec celles du début des années 2000.

L'altérité

Le Channel travaille sur des symboliques. C'est inscrit dans la nature même de son action. C'est une responsabilité. Les effets de ce qu'il entreprend ne s'arrêtent pas à sa porte et envoient loin. Ce sont des petites graines qui pour quelques-unes vont germer, dans un quasi inconscient collectif. De ce point de vue, le Channel est un des appuis majeurs de la ville pour son ouverture sur le monde, son irrigation par l'étrange et l'étranger. Pour la vie artistique du pays, pour le regard du spectateur, pour rassasier nos appétits, pour alimenter le projet artistique tel que nous l'envisageons, il convient de dépasser le cadre national. Le monde est un village. L'avenir est à l'ouverture, à des respirations nouvelles. Le seul trajet, la porte ouverte sur le monde. Nous avons à prendre et à apprendre des autres. Ce territoire, qui entretient un rapport si complexe avec l'extériorité, le village d'à côté ou la contrée à l'autre bout de la planète, a un besoin vital de cette irrigation, de l'expérience de la différence.

Le dépassement de la frontière est une idée neuve. Première évidence, c'est avec le monde transfrontalier que nous devons tisser des liens. Avec des structures, avec des équipes artistiques. Mais nous ne devons pas nous interdire de nouer des liens avec d'autres équipes. La question est tellement prégnante qu'elle ne peut être éludée, reportée, être considérée comme anecdotique. C'est un sillon que nous creusons depuis quelque temps. Nous devons poursuivre, insister, accentuer sans doute. Lorsque le moment sera venu, nous ferons état des relations, de ce que nous aurons entrepris et mis en place. Nous devons mesurer une montée en puissance. Si le dépassement de la frontière est une idée neuve, c'est aussi que celle-ci n'est pas uniquement géographique. Elle cloisonne également les cerveaux. Vaste chantier.

L'anti Yalta

Les phrases qui précèdent sont une manière d'introduire ce chapitre. Nous avons toujours été allergiques aux tenanciers des prés carrés, à la balkanisation des disciplines artistiques, aux échelles de valeur. Notre vocabulaire artistique et esthétique a plus à voir avec l'envie, le désir, la profondeur, la rencontre, la justesse, l'adéquation, l'intuition, la transgression, l'ouverture. À vrai dire, nous ne nous sentons guère intéressés par des combats sémantiques à nos yeux totalement désuets,

d'arrière-garde et improductifs. C'est pourquoi nous n'aurons de cesse de ne nous revendiquer d'aucune école, d'aucune famille. La seule chose qui nous intéresse est de savoir en quoi tel spectacle, telle compagnie, tel artiste nourrissent notre présence sur le territoire et travaillent à la familiarité de l'art avec une population. Il y a toujours beaucoup d'amusement à lire dans la presse, et pas la moindre, que nous serions une scène nationale nous consacrant au cirque quand nous n'avons produit et accompagné qu'un seul artiste de cirque. Il est vrai que Johann Le Guillerm, c'est de lui dont il s'agit, est probablement l'artiste circassien le plus important des vingt dernières années. Il est vrai qu'il s'agit d'un véritable accompagnement, comme il est vrai que nous sommes pour lui (comme pour François Delarozière), la seule scène nationale à le soutenir si fort et depuis si longtemps. Sans doute faut-il lire, dans de telles affirmations, la légèreté des regards, la force des clichés et la perception diffuse d'une différence, d'une réelle ouverture. Tout cela pour dire que nous ne serons les spécialistes de rien, sinon de l'esprit ouvert et en éveil, toutes disciplines confondues. Celles des disciplines et ceux des artistes qui ne peuvent prétendre, dans certains cercles, au statut de l'excellence, seront les bienvenus si nous y trouvons notre compte. Nous revendiquons donc, et nous en faisons un objectif, l'idée du multiple, du foisonnement et de la coexistence des différences.

Comment objectiver une notion que, d'une certaine façon, nous nous refusons à objectiver ? C'est le dilemme que nous devons ici résoudre. C'est assez simple. D'abord, il y a des spectacles qui imposent leur identité disciplinaire, ceux qui ne l'imposent pas correspondent précisément à ce qui nous intéresse aussi. Puisque ce sont la diversité, le flou des lignes de partage, il sera assez facile de comprendre si nous nous sommes conformés à cette volonté affichée de transgression des frontières entretenues par les différentes disciplines artistiques ou si nous serons restés dans les archétypes de la convention. La lecture de la liste des spectacles et des artistes invités donnera une réponse immédiate. Elle dira si nous sommes proches du monochrome ou si éclate la couleur.

Le rapport au public

L'hospitalité

S'il fallait donner un intitulé pour résumer le projet de la scène nationale, nous choisirions ce mot-là, *hospitalité*. Le mot est problématique. C'est une pratique sociale fondée sur l'asymétrie et la territorialisation, à la fois source de conflits, de compromis, de sacrifices et de richesses. Le Petit Robert donne comme première définition : *Charité qui consiste à recueillir, à loger gratuitement les indigents, les voyageurs*. Ce n'est pas exactement le sens que nous lui donnerons. Librement consentie, l'hospitalité est toujours la réponse à un manque, une demande, un besoin. Le sens de l'hospitalité puise à de multiples sources. D'une manière générale, réciprocité, partage, sentiment d'injustice, engagement humanitaire sont des valeurs collectives qui nourrissent les pratiques de l'hospitalité et leur donnent sens. Il englobe cette notion, cette dimension mais se projette au-delà. Il dit, la sonorité du mot a son importance, la douceur du rapport. Nous ne sommes pas dans la brutalité sèche du commerce. Il dit l'exceptionnalité du moment, de l'instant. Il dit le territoire. Tout en disant le don, il dit la réciprocité. Il dit la nature d'une relation, d'abord fondée sur l'échange. L'un reçoit chez lui, l'autre se rend hors de chez lui. Ce qui fait que fondamentalement, le lien d'hospitalité n'est pas égalitaire. Ce qui nous plaît, c'est que le mot n'entretient aucune confusion de pouvoir, de décision, mais il est en même temps chargé de tous les possibles. C'est un mot qu'il convient d'habiter. Il faut lui donner corps. Dans la relation que nous voulons installer avec le public, nous devrions écrire avec la population, se joue quelque chose de la définition de ce mot. De l'exercice de conviction pour la fréquentation du lieu, proche de l'invitation aux mille faits et gestes, mise en situation, atmosphère, accueil, nature de la relation lorsque la personne, l'individu, le groupe est dans le site se joue le rapport au lieu, à l'art, au Channel. Réfléchir au mot, à ses différents contenus, va nous permettre une plus grande justesse. C'est en tout cas ainsi que nous l'imaginons.

La question, qui fait ici objectif, est celle de réfléchir à la nature de la relation avec une population. Il s'agit donc d'explorer, dans un arbitraire qui nous paraît intuitivement productif, comment et à quelles conditions, cette relation peut être marquée par cette notion d'hospitalité. Nous la laissons précisément ouverte. Il s'agit pour nous de l'avoir constamment à l'esprit et de tenter une ou plusieurs déclinaisons, qui toutes pourraient faire définition. C'est un exercice de style qui nous semble intellectuellement et pratiquement extrêmement fécond, susceptible de nous porter sur des pistes de travail jusqu'ici inexplorées. C'est une déclinaison de plus de notre intention de faire art de tout, de traduire en permanence cette volonté exprimée : *l'art de présenter l'art*.

La maison pour tous

Il traîne dans les têtes, à l'égard du Channel, comme pour toutes les structures culturelles, les représentations habituelles. La notion d'élitisme posée comme une accusation, l'idée d'un public trié qui serait toujours identique à lui-même. Il y a beaucoup d'injustice, d'amnésie, quelquefois un brin de mauvaise foi à cela, mais le phénomène existe et se trouve être assez puissant pour ne pouvoir être contredit aussi simplement. Nous ne mesurons pas si nous y échappons moins, mais nous n'y échappons pas.

Nous aimerions bousculer et combattre cette perception du lieu culturel comme nous avons déjà contribué à le faire. Des manifestations comme *Jours de fête* ou *Feux d'hiver* sont autant de coins enfoncés dans le réel des ségrégations sociales et dans la représentation symbolique d'un lieu culturel. Il ne s'agit pas pour nous de croire à la vertu des slogans incantatoires ou déclamatoires. Cette réflexion, autour des obstacles symboliques qui habitent toutes les têtes, a animé toutes les discussions autour de l'architecture du lieu. Une grande part de cette question a donc déjà été abordée, et traitée, par la conception du lieu et la question que nous avons posée : qu'est-ce qu'un lieu culturel au XXI^e siècle ? Nous avons dit que ce n'était pas un théâtre de plus. Nous avons dit que c'était un lieu de vie. Il reste à vérifier si nos intentions, interprétées dans la pierre, ne se trouvent pas contredites. Mais cela ne suffira pas. C'est dans les signes, la manière d'être, dans l'esprit et la manière de faire vivre le lieu que l'on contribuera à faire encore mieux entendre notre petite musique de l'ouverture à tous.

Oser passer le seuil. Tel est le premier signe. Une des définitions du lieu culturel comme lieu de vie est de multiplier les raisons d'y venir, sans que celles-ci aient apparemment à voir avec le spectacle ou l'exposition. Le belvédère vécu comme un exercice de curiosité, la parade d'architecture que constituent les quatre pavillons comme un jeu de mots, le bar et le restaurant comme lieux de vie dans le lieu de vie, la librairie dans une parallèle au spectacle. Nous avons rêvé ce lieu comme celui de la promenade du dimanche, où le plaisir d'y déambuler se confond avec celui de le faire découvrir à d'autres. Il faudrait que ce soit ainsi. Nous verrons si cela sera ainsi. Le constat dira si nous avons cassé quelques obstacles, les plus durs à abattre, ceux de l'ordre du symbolique.

Le voisinage

Plus encore que les artistes anglais, le public anglais nous paraît important à concerner. Faire de l'activité, de l'offre et de l'existence du Channel un pôle d'intérêt, une attractivité. Offrir des rendez-vous que les Anglais identifieraient comme une raison nouvelle et supplémentaire de se rendre (sans jeu de mots) et de rester à la ville. Nous ne partons pas de rien. Il suffit de se remémorer la dernière édition de *Jours de fête* et du pique-nique géant place de l'Hôtel de ville, devant un éléphant en bois et fer forgé, où plusieurs centaines d'anglais s'étaient fait une place au soleil. Nous avons également eu le sentiment que les derniers *Feux d'hiver* commençaient à parler bilingue. Petit à petit, nous sentons poindre une dynamique nouvelle. Il conviendra de confirmer. Au milieu des bières et des cigarettes, en concurrence directe avec Carrefour et Auchan, le Channel devra donc exister dans l'imaginaire du passant anglais. Par ailleurs, il existe des zones qui n'ont pas su, ou qui ne peuvent et ne pourront pas, disposer d'outils ou de moyens suffisants pour développer des politiques artistiques ambitieuses. Ce sont des zones géographiques où pourtant existent des personnes susceptibles d'être intéressées par notre activité. Nous n'avons pas été immobiles. Mais c'est très certainement le moment de passer une vitesse supérieure, animés d'une ambition plus forte. Le milieu rural, Boulogne/mer sont les endroits qui mériteront notre attention. Il y a dans cette volonté la tentative de convaincre et de solliciter de nouveaux publics. Nous verrons également comment nous pouvons jouer cette partition, qui ne pourra être pas un mouvement à sens unique (voir plus haut). De ce

point de vue, le Channel, comme il en a déjà informé, est tout à fait disponible pour être, dès que le conseil général du Pas-de-Calais le lui demandera, maître d'œuvre d'une opération telle que l'ont menée successivement, avec beaucoup de réussite, le Prato et le théâtre La Licorne.

Reste à définir où commence le voisinage. Autrement dit où se termine le territoire de Calais. Car ce qu'il s'agit d'initier, c'est également un nouveau rapport à la ville, lui conférer une attractivité nouvelle, ou plutôt combattre et renverser cette image qui la fait ignorer et méconnaître. Pour le reste, c'est assez simple. Que la présence anglaise se sente, en particulier et d'abord, lors des manifestations comme *Feux d'hiver* et *Rêve général*. C'est la première entrée possible. La notion de lieu de vie, si elle est effective, la vitalité espérée du restaurant devraient également contribuer à aimer et augmenter la fréquentation de ce public potentiel, qui pour l'essentiel est avant tout dans l'acte de consommation dans son rapport à Calais. Nous verrons sur la durée, dans la familiarité du lieu et du Channel, si se produit un effet buvard, permettant ainsi un passage avec d'autres propositions. C'est un scénario envisageable. Nous n'en sommes qu'à la préhistoire.

Pour mesurer nos avancées, la présence anglaise se repérera aisément à l'écoute des conversations. Notre fichier d'adresses sera également un outil des plus efficace pour connaître l'évolution du public par zone géographique. Mais c'est surtout dans l'état des liens, dans la relation qui ne peut pas être simplement une relation commerciale, mais bien une relation d'échange, une relation qui engage, une relation à double sens, que nous aurons la certitude d'avoir généré quelque avancée. Il y a bien, à cet endroit également, l'idée de la pulsation. Comme une politesse de la relation.

Notre monde

Lorsque l'on travaille à Calais, et sans doute plus qu'ailleurs, en tout cas dans des conditions tout à fait spécifiques, la question des héritiers (dans l'acception *bourdieusienne* du terme) et de ceux qui ne le sont pas, se pose avec une insistance telle qu'il nous semble impossible d'y échapper. Comme le reprend en permanence Patrick Bouchain, *Calais, ville de la pauvreté généreuse*. Nous ne fuyons pas cette question. D'une certaine façon, le projet d'ensemble du Channel est une forme de réponse, de proposition, susceptible à nos yeux de prendre en compte, sans démagogie, avec dignité, cette problématique. D'ailleurs, y échapper, ne pas la prendre en compte, ce serait renoncer à toute existence dans la ville. La réalité sociologique traverse toute proposition, toute action, tant elle imprègne la réalité. C'est donc avec la même détermination, sans faux-fuyants, que nous continuerons à tracer un sillon pour lequel nous pouvons témoigner d'une certaine expérience. Si nous l'oublions, nous oublions tout. Dans ces démarches, nous sommes souvent au cœur de la souffrance. Ce sont à chaque fois des leçons, une plongée dans d'autres facettes du réel, qu'il ne s'agit ni de magnifier, ni d'ignorer. C'est un travail au compte-gouttes, une démarche d'humilité. Tout cela irrigue, imprègne, nourrit.

Nous évoquons ici un public qui jamais ne fera la démarche de vivre des expériences artistiques, à l'exception peut-être des manifestations et spectacles qui imposent leur présence (type *Jours de fête* aux couleurs des parades de Royal de luxe, et encore, rien n'est moins sûr). Il y a donc la nécessité de continuer à s'inscrire dans les dispositifs existants, qui vont du Contrat local d'éducation artistique à tous les programmes liés à la précarité. La même attention particulière dictera notre conduite et nos propositions : ne pas faire dans le tout-venant, l'action bonne conscience, le geste qui rassure et qui n'aurait de mérite que d'exister. C'est précisément dans une volonté comme celle-ci que la notion d'élitaire se révèle encore moins pertinente et y perd son latin. Elle renvoie à une mécanique du savoir (moins il y a de savoir, plus le

tout-venant conviendrait). Il faut décidément bannir ce mot, totalement inopérant et incapable de poser les bonnes questions. Sur ce champ spécifique, pas plus pas moins, nous revendiquons l'extraordinaire, le hors de l'ordinaire. Les mots qui nous viendraient à l'esprit seraient plus *merveilleux*, *dignité*, tous ces vocables qui relèvent des sens et de l'humanité.

Les relations épistolaires

Peut-on mesurer l'indice de satisfaction d'un public? Peut-on savoir si l'on a réussi ce que nous avons entrepris? C'est important. Il faut non seulement que les gens honorent nos rendez-vous, mais qu'ils aient également envie de renouveler l'expérience. Pour autant il est hors de question pour nous de nous soumettre à une quelconque logique de l'audimat. Notre métier est de connaître avant le public, de parier sur une rencontre possible, entre une population et des propositions artistiques, et non de nous enfermer dans une logique de l'offre et de la demande. Personne ne veut plus nous croire, mais en 1994, on comptait sur les doigts d'une seule main, parmi nos dizaines d'interlocuteurs calaisiens, ceux qui connaissaient Royal de luxe. Il ne s'agit pas de satisfaire la demande du public, mais que le public se reconnaisse dans la proposition, y trouve matière à réfléchir, à s'émouvoir, à prendre du plaisir. Qu'il dise sa satisfaction d'une offre, sans que cela soit préfabriqué, formaté, impulsé d'une quelconque manière qui soit.

Pour nous, il existe une loi statistique. Une manière imparable de savoir si nos manifestations (*Feux d'hiver* ou *Rêve général*) sont réussies. Ce sont les lettres que nous recevons. Des lettres spontanées de gens que nous ne connaissons pas forcément. Soyons honnêtes. Cela peut arriver (et cela est arrivé récemment à deux reprises), un spectacle déclenche rarement le passage à l'écriture. Les manifestations y réussissent davantage, sans que nous l'ayons jamais commandité ou provoqué d'aucune manière. L'inscrire comme indicateur pourrait en annuler la force indicative. Il n'y a donc rien à rechercher, solliciter, sinon travailler du mieux possible, des moments qui incitent à nous faire signe, à produire en retour du singulier face au singulier. On peut compter sur nous pour jouer le jeu de la vérité. Le contraire n'aurait aucun sens.

Le rapport à l'environnement

Côte à côte

Au-delà des enjeux transfrontaliers et d'ouverture sur le monde, la question de la côte d'Opale est une de celles pour laquelle la dimension symbolique d'une politique artistique constitue une véritable force et peut permettre des avancées significatives. Il est possible de s'appuyer ici sur l'existence de deux structures, toutes deux scènes nationales, à Dunkerque et Calais, et sur une troisième entité qui est le festival de la côte d'Opale, dont l'intitulé même dit une des missions. La relation ne peut pas être de même nature avec l'une et avec l'autre. Ce qu'il y aurait de commun, ce serait d'abord l'existence d'une relation. La situation veut qu'il y ait plutôt une connivence, des respects réciproques entre les équipes et ceux qui sont chargés de les faire vivre. C'est particulièrement vrai avec l'autre scène nationale. À partir de cette donnée essentielle, avec le Bateau feu et le festival de la côte d'Opale, il s'agit de s'appuyer sur l'existant. L'existant, ce furent avec le Bateau feu quelques échanges de publics dont nous avons rapidement perçu toutes les limites. Avec le festival de la côte d'Opale, le prêt de salles, que ce soit pendant la période estivale ou dans le cadre de *Tendances*, organisé en novembre. Cette situation mérite d'être dépassée. Nous devons faire en sorte de donner corps à une relation plus forte, de lui fournir des contenus plus ambitieux et dynamiques.

Il existe de multiples entrées. Coproduction de spectacles, travail et réflexion en commun, relation entre les équipes, échange de bons procédés à travers les différents documents d'information, les possibilités sont nombreuses. Tout est bon à prendre et à saisir. Le processus arrivera à son terme si nous sommes capables d'organiser et de penser, en commun, une manifestation côte d'Opale. 2011, année de la côte d'Opale capitale régionale de la culture, pourra, devra, en être l'occasion.

Les uns et les hôtes

L'outil de travail qui va être le sien pourrait permettre au Channel d'avoir une politique double sur les résidences. Les résidences pourraient se décider autour de deux attendus différents: celles qui sont directement dictées par les choix artistiques de la scène nationale. Elles sont liées à des commandes spécifiques, à des accompagnements clairement assumés qui trouvent débouché dans les propositions artistiques de la scène nationale. Certaines résidences pourraient s'effectuer sans que pour autant elles ne découlent d'une volonté et de choix artistiques engageant la scène nationale. Ce serait simplement, et cela peut se révéler précieux pour de nombreuses équipes, une mise à disposition du lieu et d'un outil de travail. C'est loin d'être insignifiant. Mais le conditionnel employé n'est pas innocent. Cela reste une hypothèse à vérifier, car elle a des implications en termes logistiques et budgétaires qui sont loin d'être négligeables pour la scène nationale. Comme cela n'est peut-être pas le cadeau que l'on imagine pour l'équipe demeurant sur la métropole lilloise, là où sont basées la majorité des compagnies, quand l'on convertit la proposition en temps et coût de transport comme en frais d'hébergement. Il n'en reste pas moins que cet ensemble est un outil qui nous est confié, dont nous pensons qu'il est partageable, dont l'idée d'un usage collectif ne nous heurte pas.

Il sera assez simple d'analyser la politique de résidence, de voir avec qui et comment elle s'est concrétisée. Nous verrons alors si les intentions généreuses ont résisté au réel du Channel, au réel des compagnies ou si nous étions simplement dans ce que les bonnes intentions altruistes peuvent produire de temps à autre : des fausses bonnes idées. Nous verrons aussi comment il a été possible de le partager. Au-delà même des compagnies. L'idée qu'il suffirait de confier une clef étant une naïveté qui passe et *impasse* allégrement sur toutes les questions, complexes et importantes, de gestion d'une équipe, (surtout quand elle est au minimum comme la nôtre) et de sécurité. D'une volonté sincère à la réalité, il existe un certain nombre d'obstacles qu'il serait inutile d'ignorer.

Gutenberg et Bill Gates

Le Channel a jusqu'à présent mené une politique de communication forte d'un certain nombre de partis pris. Une plaquette qui fait objet et mémoire, un journal, *Sillage*, qui informe régulièrement, piqure de rappel mensuelle, les *Cahiers du Channel*, entretien tout aussi régulier qui se veut un espace réflexif. Nous allons remettre tout cela en chantier. Pas forcément pour tout bousculer, pour tout changer, pour tout abandonner. Plus sûrement pour continuer à en vérifier et à en valider les bien-fondés et à opérer les modifications nécessaires, le cas échéant. C'est chaque saison qu'il conviendra de se plier à cette autocritique. Mais il est un domaine que nous devons mieux prendre en compte, parce que nous avons bien conscience d'y balbutier, c'est le potentiel qu'offre Internet. Nous avons une lettre en jachère (La Passagère), que nous avons commencé à utiliser lorsque le projet de rénovation du Channel était menacé (arme de dissuasion passive, très efficace), que nous avons utilisée pour le compte à rebours de l'inauguration, mais cela reste par trop empirique. Il y a donc un ensemble informatif à recomposer, alliant une politique éditoriale sur papier et celle née des possibilités nouvelles de l'informatique.

Le paysage est planté. Les supports d'information sur papier sont établis dans la forme et dans le fond. Pour ce qui est d'Internet, nous sommes, à l'heure où ces lignes sont écrites, et en exagérant totalement notre situation, encore à l'âge de pierre. Il sera donc facile d'établir comparaison entre aujourd'hui et demain, entre ce qui était et ce qui n'est plus, entre ce qui n'était pas et ce qui sera, entre ce qui est et ce qui sera resté. Nous tiendrons nos archives.

Mozart et Godard

Les structures culturelles de la ville, ou de l'agglomération, pour être plus juste, sont elles aussi concernées par le Channel comme nous nous sentons concernés par elles-mêmes. Disons que sur ces aspects des choses, la relation est plus ancienne, les responsables se connaissent et savent se trouver et se rencontrer lorsque cela est nécessaire. Entrent en jeu les intérêts réciproques et les proximités électives. Est-ce un hasard si, après deux ans d'existence, nous pouvons afficher avec le cinéma l'Alhambra largement plus de collaboration qu'en dix-sept années avec d'autres structures. C'est ainsi et il est bien qu'il en soit ainsi. La vie ne peut être une succession de volontarismes dont on ne comprendrait pas trop le sens. Le seul sens possible réside dans la pertinence, la signification et la cohérence des collaborations, lorsqu'elles font mouvement et synergie.

Qu'y a-t-il à mesurer ? Le fait que des collaborations existent. Nous en ferons l'inventaire le moment venu. Nous verrons alors si l'apparition du nouveau musée aura modifié la donne. Et si au duo privilégié que

sont l'école de musique et le cinéma l'Alhambra, nous aurons trouvé l'opportunité d'établir des relations autres que celles d'un bon voisinage, qui sont celles entretenues avec les structures culturelles du Calais.

Proust et Bocuse

Notre environnement le plus proche sera celui de la librairie et celui du restaurant, installés dans nos murs, mais gérés d'une manière autonome par des tiers. Lieux de vie dans le lieu de vie. Il serait toutefois erroné d'imaginer que leur sort, sous prétexte d'une différenciation structurelle, est indifférent au sort du Channel. De la réussite de notre activité dépend sans aucun doute la réussite de la leur. Mais la réciproque est tout aussi vraie. En termes d'image, en termes de rapports humains, la réussite du projet dans son ensemble suppose la réussite de chacun séparément. Nous serons indissociablement liés. Chacun participe du projet artistique, le nourrit, l'enrichit, l'illustre, en prend sa part. La première condition sera de bien choisir qui assurera les destinées de la librairie et du restaurant. Aucun contresens n'est permis, ni dans la nature des projets qui seront menés, ni dans le choix de ceux qui en auront la charge. D'autant que cette présence n'est pas le résultat d'un caprice ou le fruit d'une lubie. Elle participe de la définition même du lieu culturel d'aujourd'hui. Nous entretiendrons une relation forte, une relation similaire à celles que nous pouvons entretenir avec des équipes artistiques. Si tout cela va dans le bon sens, une synergie s'installera entre chacune de ces entités, et des conséquences, joyeuses et bénéfiques, interviendront en termes de propositions artistiques. Acceptés par tous les partenaires publics du projet, ceux-ci auront une part de responsabilité dans la réussite de ces projets. Pour ne prendre que l'exemple de la librairie, ne pas bénéficier pour elle de commandes à travers les établissements scolaires, les médiathèques, manifesterait une forme d'indifférence à l'égard d'une présence qui a un double sens : celui que revêt l'existence d'une véritable librairie (la seule), à Calais, et la richesse et le potentiel de cette présence dans un tel lieu. Nous avons évoqué la nécessaire viabilité économique. Mais il y a un amont, le choix de personnes ou des structures*. Ce choix ne devra rien laisser au hasard. Nous insisterons sur la similitude très grande avec les choix d'ordre artistique. C'est exactement le même sujet. Les choix ne sont jamais froids. Comme pour un choix en matière artistique, nous l'établirons sur une confiance, une capacité de travailler ensemble, sur une cohérence de propos et de proposition, sur une approche qualitative. Il nous faudra donc trouver les oiseaux rares. Il n'y a rien d'évident. La formulation de la commande sera une somme de contraintes. Ni un libraire banal et encore moins un restaurateur fort d'un savoir-faire conventionnel ne pourront faire l'affaire. Ce sont les raisons de nos préférences : des candidats tout à la fois totalement professionnels et aimant goûter aux délices de la marge. Nous qui allons vivre sous les mêmes toits, nous qui allons lier notre destin, nous qui mesurons pleinement le pari et l'enjeu, nous devons absolument nous retrouver dans la désignation qui, délégation de service public oblige, sera entérinée par la ville de Calais.

*
Pour la librairie,
une négociation
est engagée avec
les éditions *Actes Sud*.
Avec Fabrice Lextrait
et *Les grandes tables
de la friche* pour le
bar et le restaurant

Nous pensons que la réussite du lieu tiendra à bien d'autres éléments que la seule qualité de la programmation. Si nous ne réfléchissons pas ensemble et en bonne intelligence, peut avoir des conséquences catastrophiques. D'où cette insistance, ou plutôt cette précaution, de rappeler que tout

choix est le résultat d'une alchimie complexe et que la complicité, de tous ordres, avec nos colocataires est capitale. À nous de savoir faire ensuite jouer les synergies entre les uns et les autres, à nous d'accompagner, à nous de faire en sorte que l'existence de ces deux lieux ne soit pas une simple addition de fonctions, mais bien une plus-value en termes de vie, de dynamique, de propositions artistiques, de capacité d'attraction du site. À nos partenaires institutionnels de jouer de leur pouvoir de décision. La réussite passera alors par une donnée claire et définitive, même si elle ne raconte pas la totalité de l'histoire que nous voulons raconter. Cette donnée est tout simplement la viabilité économique de chacune de ces activités.

L'organisation fonctionnelle et l'économie générale

Le juste prix

La scène nationale a présenté un budget pour les années futures. Plusieurs avis, qui pour nous font autorité, nous ont renvoyé la modestie de ce budget au regard de l'équipement dont nous avons désormais la charge. Nous assumons cette modestie. Nous avons toujours été très attentifs à l'utilisation des fonds publics et il faut sans doute voir une forme de réalisme (la compréhension du possible) ou d'autocensure dans la modestie que l'on nous prête. Ce même réalisme nous conduit à une déduction pleine de lucidité. Si nous ne devons même pas atteindre le niveau de ce budget de démarrage, c'est évidemment à une adaptation et à un réexamen total des ambitions que nous devrions procéder. Cet examen ne serait que le pansement pudique d'un déclin inéluctable. Tout au long de ces pages, nous avons raisonné dans l'hypothèse d'une montée en puissance budgétaire au fil des ans. Le budget ne fait pas tout, il ne se substitue ni aux idées, ni aux orientations mais il permet la concrétisation d'une politique. Tout ce que nous avons proposé dans ce document s'inscrit dans cette condition objectivée du subventionnement demandé. Ceci étant dit, et cela méritait de l'être, nous prendrons plusieurs formes d'engagement concernant ce budget. Sur la base de sa présentation dans les groupes de travail en décembre 2007 (3,2 millions d'euros), nous nous engageons à terminer, au total des cinq années du contrat d'objectifs et de moyens avec des comptes en équilibre. Nous nous engageons à privilégier l'activité. Les choix internes, quelquefois de manière inconsidérée, ont toujours été dans le sens d'une activité maximale. Nous n'avons pas encore suffisamment d'expérience et de connaissance de notre réalité budgétaire, mais nous allons tout faire pour conserver les ratios des années précédentes, en particulier celui des charges de personnel et celui de l'activité artistique, qui nous paraissent à la fois concrétiser l'engagement dont nous venons de faire état et représenter une situation enviable, comparée à la globalité de la situation des scènes nationales.

La gestion de la scène nationale n'a jamais vraiment fait débat. Régulièrement équilibrée, les différents administrateurs ou administratrices salarié(e)s qui en ont assuré le suivi n'ont jamais dérogé à cette règle fondamentale. C'est dans le même esprit que nous allons poursuivre. Nous aurons le souci d'honorer nos engagements. Puisqu'en cette matière, tout n'est que chiffre, la simple maîtrise de la règle de trois permettra de comprendre dans quelle mesure nous aurons échoué ou réussi. Pour ce qui est du budget total, la décision des partenaires est essentielle. C'est en cela aussi que le contrat d'objectifs et de moyens est le contrat de tous.

Le onze de départ

Une des manières de préserver l'activité artistique est de conserver une équipe légère (onze personnes avant la réouverture du site), qui ne devrait pas s'étoffer de manière outrancière (deux à trois personnes pour la technique, conversion de contrats intermittents, une à deux personnes pour les relations avec le public). Il y a à cela plusieurs raisons. Plus l'équipe est légère, plus sa régulation interne est facilitée. Plus l'équipe est lourde, moins l'équipe est réactive et mobile, et plus elle doit encore s'alourdir afin

de pouvoir en assurer la gestion. Il y a donc une justesse à trouver, celle entre l'activité et le nombre de personnes susceptibles de l'assurer. Cela suppose une condition en amont, celle de faire en sorte que le temps de travail de l'équipe soit concentré sur le *faire*, et non en amont et en aval à l'explication du *faire*. Nous avouons être un peu inquiets des procédures que nous pressentons de plus en plus lourdes, de plus en plus contraignantes, qui pèsent sur la moindre des actions engagées. Chacun doit être conscient que plus pèseront sur les équipes des impératifs de cet ordre, moins ces mêmes équipes disposeront de temps pour faire le travail qui est le leur, celui correspondant à leurs mission et engagement. Nous plaidons donc pour des procédures d'évaluation regroupées, fines, intelligentes, efficaces, économes en temps de travail et productrices de sens. Ce qui ne nous semble ni insurmontable, ni contradictoire. Nous sommes déjà dans une économie contrainte, où le temps de travail des cadres explose au regard du temps hebdomadaire requis et du commun des salariés. Il nous paraît important d'attirer l'attention sur une question qui peut paraître anecdotique, et qui ne l'est absolument pas. À cette condition, nous pourrions conserver les qualités nécessaires pour la mise en œuvre du nouveau Channel : une équipe à l'unisson, une équipe réactive, une équipe capable de travailler collectivement, une équipe d'individualités fortes, une équipe investie, une équipe qui se consacre à l'essentiel.

Travailler à Calais ne va pas de soi. Beaucoup s'y usent, quelques-uns ne peuvent s'y adapter. Les conditions de travail, nous évoquons ici entre autre la sociologie de la ville, ne sont pas des plus évidentes. L'attractivité de la ville est quasi nulle. C'est le projet de la scène nationale qui permet la stabilité relative de l'équipe. C'est la conscience de ce projet, un accord profond, le plaisir d'agir et d'inventer, le fait que chacun se sente coauteur qui fabrique l'équipe. C'est ce qui fait sa force. Toutefois, les équilibres sont fragiles. Ils sont rendus possibles par la très grande autonomie, la confiance, la liberté que nous avons acquises au fil des ans. Ce sont tous ces aspects, alliés à une meilleure reconnaissance, qu'il va falloir consolider. C'est un des enjeux des cinq années qui arrivent.

L'avis des autres

Le Channel est une des scènes nationales encore portée par une association loi 1901. Les coups portés au statut associatif ont été nombreux ces dernières années. Disons-le, il n'est aucunement dans notre intention de demander une modification d'ordre juridique. Les arguments pour quitter le schéma associatif sont certainement très convaincants, mais à nos yeux, rien n'est encore supérieur à ce qui nous paraît essentiel : la place des usagers. Il y a quelque contradiction à vouloir éliminer du jeu démocratique ceux dont la présence est souhaitée dans les salles. De ce point de vue, l'association reste la forme juridique la plus pertinente. Mais si la parole associative au Channel n'est pas de pacotille, nous avons une marge de progression évidente. Ce n'est d'ailleurs pas tant la vie des instances qui mériterait meilleur égard que celle de formes à inventer entre l'utilisateur et le professionnel, entre un projet et le débat qu'il doit générer. Cela participe de l'appropriation des problématiques d'un outil public, d'un partage des questionnements et la possibilité de le nourrir, donc de lui donner plus de justesse. Nous avons une expérience en la matière. Pour ces dernières années, nous avons ainsi multiplié les rendez-vous, au-delà des membres du conseil d'administration. Mais nous pouvons aller plus loin. Cela nécessite

une volonté (il ne coûte rien de l'afficher), une réflexion en amont sur les formes possibles, dans le refus de toute démagogie et de confusion des rôles et des fonctions, du temps de mise en œuvre. Il pourrait même y avoir dans cette démarche quelque chose d'exemplaire, qui pourrait inciter à réfléchir et considérer autrement la liquidation un moment programmée de l'association 1901.

Comme nous sommes capables aujourd'hui de dire que les équipes d'architectes ayant travaillé sur la rénovation du site ont pris en compte dans leur réflexion la parole des usagers du Channel ; comme nous sommes capables de dire que le rôle de vigie spontanée, présente sans être intempestive, a contribué grandement à déjouer le mauvais dessein qui se profilait avant même le début des travaux ; comme nous sommes capables d'affirmer que l'inauguration a été largement orientée par la parole des usagers tenue en conseil d'administration (notre volonté initiale de sobriété absolue aurait été absolument incomprise), nous devons être en mesure de donner quelques repères de cet ordre, preuves d'une réelle prise en compte de la parole. L'idéal serait de faire état d'une mise en œuvre formelle de cette parole, repérée comme telle, qui serait partie intégrante de l'activité du Channel. C'est ce que nous allons tenter.

Tous ensemble

La loi, les règles nouvelles, les cohérences de territoire l'exigent. Aux partenaires historiques de la scène nationale que sont la ville de Calais, le conseil général du Pas-de-Calais, le conseil régional Nord-Pas-de-Calais et l'État, doit aujourd'hui se greffer la présence effective, active, significative de la communauté d'agglomération du Calaisis. C'est une décision qui échappe à la scène nationale. C'est une décision qui ne pourra être longtemps repoussée. Aujourd'hui, la communauté d'agglomération intervient dans le complément budgétaire d'opérations ponctuelles. Dès 2008, nous la sollicitons au titre de ses compétences en matière de formation. L'école de cirque devrait logiquement être prise en compte, au même titre que le sont l'école nationale de musique et de danse et l'école d'art. Ce sont les prémices d'une implication beaucoup plus forte. Il appartient aux élus de l'agglomération de bien prendre en compte cette nécessité, comme la prise de conscience du frein que représenterait une attitude de retrait. La montée en puissance des communautés d'agglomération est un processus obligé. La retarder est pénalisant pour tout le monde.

En ce domaine, le rôle de la scène nationale consiste à signaler la nécessité, l'impératif, l'inéluctable. La communauté d'agglomération a très certainement rendez-vous avec l'existence d'une scène nationale sur son territoire, qui ne peut manifestement être considérée comme un équipement de quartier ou de ville. L'école de cirque peut commencer à formaliser la relation, mais c'est bien la totalité de l'activité de la scène nationale qui devra faire l'objet de ses attentions et prérogatives. Cela passe aussi par la signature de ce contrat d'objectifs et de moyens par la communauté d'agglomération du Calaisis.

Le bien commun

La vitalité de ce contrat d'objectifs et de moyens, et en retour la vitalité de son contenu, de son questionnement, est liée à la manière dont nous le ferons vivre. Ou il constitue un objet référent, mais dont le destin ne dépasse pas le précédent contrat, ce qui le fait plus ressembler à une exigence administrative qu'à ce qu'il devrait, nous semble-t-il, devenir. Ou il est le référent du débat, de la discussion, un objet commun dont chacun se

sent totalement propriétaire, sans extériorité. Certes, les responsabilités sont à différencier, entre la maîtrise d'œuvre et la maîtrise d'ouvrage, pour faire comparaison avec les procédures architecturales. Mais les frontières ne sont jamais aussi étanches. Nous devons donc interpréter les procédures internes à ce contrat de manière à en faire un outil, une histoire solidaire. Nous avons non seulement une marge de progression considérable en ce domaine, mais nous pourrions nous situer dans la philosophie d'approche générale, et donc inventer nos propres modes d'appropriation et d'échange. Il s'agirait d'inventer un nouveau partenariat. Cela vaudrait pour nous et pour ici. Cela pourrait valoir, en parallèle, pour d'autres et pour ailleurs.

Quelque chose nous dit que cela est possible. Nous avons encore en mémoire une journée de travail organisée par la direction du théâtre, de la musique et de la danse du Ministère de la culture, où les sujets mis au débat l'ont été en faisant tomber les masques, sans numéro d'apparat, dans la simplicité d'un échange où, sans confusion, les uns ont écouté les autres, les autres ont appris des uns. On y sentait une confiance, une sérénité. Sans doute parce que nous étions tous au même étage, celui d'un questionnement, d'une mise en débat, d'une recherche commune, sans faux-semblant ou enjeu caché. C'est à cette simplicité et ce rapport sain que nous appelons. Sa mise en œuvre est évidemment, là aussi, une responsabilité commune.

Ce sont les vingt objectifs que nous proposons au débat et que nous nous proposons de mettre en œuvre. Le débat fera le reste. Ils sont chargés, et de notre point de vue, en mesure d'écrire un avenir à l'issue de la fin d'un premier chapitre de près de vingt-cinq années de la revendication d'un lieu pour la scène nationale. Nous pourrions presque dire que ça valait le coup d'attendre.

Quelques détours

3

Nous écrivons pour demain. Le sens même du regard porté sur ces années écoulées n'a de sens que dans la définition de l'avenir qui s'invite. En s'attardant sur ce que nous avons fait, en regardant comment nous l'avons fait et quels en furent nos complices, nous donnerons à l'exercice l'horizon du futur. Il s'agit donc moins d'inventorier les échecs et les réussites, que de tenter de comprendre ce que ce patrimoine d'expériences, cette expérimentation grandeur nature nous racontent des perspectives qui s'ouvrent à nous aujourd'hui. Cette histoire, celle de la scène nationale, est faite de beaucoup de sueur, d'abnégation, de patience, de courage, de volonté, de combat, de passion. Autant de dimensions qui la marquent, qui lui donnent une identité spécifique, un enracinement profond, une attache au territoire.

Par une approche en spirale, nous tenterons de dire ce que nous sommes. Manière non pas de nous regarder, mais d'où nous regarder.

Les dernières années

Nous commencerons, dans un premier temps, sur le terrain de toutes les subjectivités, qui est celui d'un regard globalisant, plus approfondi sur ce qui a marqué notre activité, sur ce qui en fait la singularité et comment celle-ci rejaillit sur le *faire* et l'*être* de la scène nationale. C'est une manière pour nous d'aller un peu plus au fond des choses, d'aller au-delà des limites d'exercice du contrat d'objectifs, exercice nécessairement contraint, et de pouvoir donner à lire des réalités, des points de vue qui importent dans ce type d'exercice.

Il ne s'agit pas d'écrire et de dire ce que nous aimerions que l'on dise de nous.

Il s'agit de faire émerger des sensations, des sentiments, des intuitions qui sont l'émanation même de notre point de vue. Que faut-il entendre par là ? Moins la signification d'avis, d'opinions, que la description et le ressenti de ce que nous voyons de là où nous sommes, c'est-à-dire de l'intérieur de la machine. C'est donc tout sauf un regard extérieur. C'est un regard intérieur, assumé comme tel. Mais c'est un regard intérieur qui n'a rien de l'autisme. Ce projet est animé du souci constant d'être à l'écoute permanente des réponses, des réactions à nos propositions diverses et variées, qui vont bien au-delà du public *stricto sensu* de la scène nationale. Nous sommes en cela conformes à notre intention permanente, celle de travailler pour un territoire, une population et de considérer notre existence, notre fonctionnement au-delà du champ strict d'un monde artistique qui serait circonscrit à son seul public, à ses artistes et à ceux qui le font vivre au quotidien.

Un lieu

Nous continuerons par une présentation du lieu. Celui que nous avons pensé, celui dont tout un territoire hérite, celui avec qui nous devons maintenant converser, que nous devons faire vivre.

Le courrier

Enfin nous poursuivrons par un troisième temps, tout aussi important à nos yeux et qui aurait tendance à conforter et, par là même à nous reconforter pour les choix que nous avons faits et l'audace qui, de temps en temps, a

animé ces choix.

C'est une des lettres reçues au cours de ces derniers mois, que nous donnons à lire dans sa forme de réception, et dont chacun fera sa propre histoire. Pour ce qui nous concerne, nous dirons que tant que nous recevrons de telles lettres, écrites sous la seule dictée de l'envie et du besoin de nous dire, nous aurons le sentiment non pas, pour paraphraser quelqu'un, d'être sur le chemin juste, mais juste sur le chemin que nous avons commencé à emprunter. Il y a quelques années déjà. Tout à la fois hier et une éternité.

La presse

Dans le même esprit, de tous les articles de presse parus lors de la dernière année, nous donnons à lire celui paru dans une revue internationale d'architecture, éditée en anglais. La notoriété de ce lieu naissant n'est pas un vain mot.

Une parole

Enfin, nous nous citerons nous-mêmes. Un entretien recueilli par Jean-Christophe Planche pour les *Cahiers du Channel* et quelques textes choisis et écrits avec Lena Pasqualini, qui participent de la présentation de la scène nationale, de son projet et qui aident à comprendre. Ils sont conservés dans la mise en page de leur parution, la plaquette du Channel parue en janvier 2008.

Détour 1 : les dernières années

Nous voudrions donc ici relever l'essentiel de ce qui semble avoir marqué les années qui précèdent, de ce qui les caractérise. Ce sont de petites touches qui n'ont aucunement la prétention de couvrir toute la réalité de la scène nationale, mais à travers elles, se résume ce qui pourrait s'apparenter à son code génétique.

Nous voulions transformer les abattoirs. Ou plus exactement nous trouver une adresse dans cette ville. Depuis août 2000, nous savions que notre histoire avait toutes les chances de se poursuivre là où nous avons mis les pieds dès 1994, là où fut installée la cabane de l'Odéon, là où beaucoup d'inconscience et de courage nous firent construire le Passager. Ce qui est en train de se passer est le fruit de cette histoire. Chaque jour est un jour nouveau où le site, son apparence extérieure, sa perception se modifient sans cesse. C'est toujours très étonnant, nous qui avons été au cœur de la réflexion, qui avons manié chaque jour et durant de longs mois plans, maquettes, esquisses, dessins, de nous apercevoir à quel point l'expérience physique du lieu produit des sensations nouvelles, inattendues, qui ne retranchent rien mais qui ajoutent. De la justesse, de la beauté, de la fonctionnalité, de la surprise.

La transformation des abattoirs reste l'acte important de ces dernières années. C'est ce qui restera. C'est ce qui transforme physiquement la ville. De ce point de vue, c'est le regard qui sera porté dans vingt ou trente ans qui donnera tout son sens à l'acte même de transformation, qui dira, ou pas, son bien-fondé.

Aujourd'hui, nous pouvons procéder par intuition, présupposer les conséquences, les résultats, fantasmer les promesses du lieu. C'est un peu comme le travail que nous faisons au quotidien, comme les manifestations que nous organisons, il y a le sentiment immédiat et ce qui travaille au fil du temps. Le recul et les années qui passent, seuls, permettent une analyse juste.

Ainsi, nous pouvons mesurer ce que signifie aujourd'hui la relation loyale, même lorsqu'il y eut désaccord, avec la ville de Calais; nous pouvons mesurer ce que fut l'intrusion le 7 mai 1994 d'un géant dans la ville, ce qu'ont produit les centaines d'initiatives artistiques, minuscules ou plus conséquentes, qui impliquèrent la population, à un endroit ou à un autre. Nous pouvons mesurer ce qu'a été la prise de risque, malgré les vents contraires et une mitraille insensée, de l'aménagement du Passager. Expérience qui nous a très certainement servis pour sortir par le haut d'une situation pour le moins délicate à la veille même d'aborder cette phase de rénovation. Puisqu'à nouveau, il y eut manifestement basculement avec modification en bonne et due forme d'un plan de financement pourtant acté. Prémices d'un empêchement de la transformation tant attendue. Si cela avait réussi, nous courions le risque que rien ne se fasse jamais, le risque de laisser la scène nationale dans une précarité certes usante, mais, surtout, dans une immobilité définitive.

Ce qui tendrait d'ailleurs à prouver que la force et l'importance de la scène nationale n'avaient pas été évaluées à leur juste mesure, puisqu'au final, la sagesse l'emporta.

Dans vingt ans, nous verrons donc si ce fut une bonne idée de rénover ces abattoirs. Nous saurons un peu mieux en quoi la rénovation a contribué au développement non seulement du Channel, mais du territoire urbain et de

cette zone de la côte d'Opale.

La question est d'ailleurs souvent posée de savoir si le site est véritablement proportionné à la ville. La question ne se poserait pas ainsi s'il existait le sentiment que la ville avait acquis un point de développement suffisant.

Atteindre ce point, c'est de toute évidence poser des actes de transformation et de développement comme celui-ci. La démarche est sans doute inhabituelle. La transformation des anciens abattoirs enregistre moins un état de développement du territoire qu'elle ne le précède. Cela rajoute au défi. En d'autres termes, cela s'appelle mener une politique. On pourrait la qualifier d'ambitieuse, mais cette expression devrait être, de notre point de vue, un pléonasme.

La rénovation des abattoirs nous a mobilisés. C'est elle qui vient de marquer les années passées, c'est elle qui va marquer les années qui suivent. Que pouvons-nous dire des choix qui ont été les nôtres. Qu'est-ce que nous en a raconté le quotidien des travaux ?

Des choix confortés

Nous avons opéré des choix. Un choix de méthode, le marché de définition, puis le choix d'une équipe, celle de Construire (Patrick Bouchain et Loïc Julienne) associée à François Delarozière.

Nous ne reviendrons pas sur le bien-fondé de la méthode qui fut la nôtre. Le marché de définition exigeait une très grande disponibilité, un travail de réflexion permanent, une intégrité totale dans les jugements, une grande attention dans l'accompagnement des équipes. Nous avons été à la hauteur de ces exigences.

Le jury élargi, composé pour une part de professionnels rompus à ce genre d'exercice, a été stupéfait de la qualité des projets, de l'engagement et de l'investissement total des équipes qui se traduisaient par un rendu de maquettes, dessins, très libre dans la forme. De l'aveu des habitués, une telle qualité dans le rendu de la proposition était plus que rarissime. Nous voulons y voir à la fois l'intérêt du projet en tant que tel et la façon dont l'équipe du Channel a su motiver les uns et les autres. Notre satisfaction est d'ailleurs de constater que les deux équipes non retenues continuent d'entretenir un lien permanent avec le Channel et nous donnent régulièrement signes de vie.

Mais il fallait une seule équipe au final et ce fut Construire.

Nous n'allons pas nous étendre outre mesure sur les différents aspects de nos choix. En quelques lignes, nous allons simplement en formuler le principal.

Le choix de l'architecte

Ce fut le bon. Chaque jour, nous nous félicitons de ce choix. Il est clair que nous avons choisi l'intelligence, la pensée politique, le goût du parti pris esthétique, la fonctionnalité. Une pensée humaniste traverse cette architecture et la manière de mener le chantier nous en a fait témoins. Il y a bien sûr ce qui apparaît à l'échelle grandeur nature du projet. Ce que chaque jour nous découvrons lorsque nous déambulons sur le site. C'est plutôt excitant. Mais il y a surtout l'invisible. La cohérence profonde entre

un discours et une pratique, une philosophie de la fonction et sa mise en œuvre : la présence permanente, la fermeté et la souplesse dans le rapport aux entreprises, la compréhension fine des enjeux, la conception du chantier, l'existence de cette cabane de chantier, la confiance et la complicité avec toute l'équipe du Channel, la qualité d'écoute. Bref, marqué du sceau de l'excellente relation entre la maîtrise d'œuvre et la maîtrise d'ouvrage, ce chantier fut un temps heureux.

L'alliance Bouchain - Delarozière

Le choix d'un tel duo trouvait sa justesse dans notre propre histoire. C'est toute l'intelligence et la force de Patrick Bouchain de savoir se mettre en risque et passer alliance avec des gens qui ont la force esthétique susceptible de rivaliser avec la sienne. Pensé au départ comme le contrepoint à une sobriété qui frise volontairement avec le sommaire, le travail de François Delarozière, tout en délicatesse et en détail, et celui de Patrick Bouchain vont dialoguer, se fondre, se compléter, en osmose et croisements métissés. Deux esthétiques, au départ très différentes, vont brouiller les repères, pour au final n'en composer qu'une seule. Nous en faisons le pari : nous allons vivre dans une cohérence architecturale, malgré l'in vraisemblable diversité. C'est le cas. Tout ceci décliné entre le fini et le non fini, le soigné et le délaissé. Pour le plaisir des yeux, pour le cheminement de la pensée, pour un véritable sens du geste architectural. Preuves de la pertinence de cette alliance.

La cabane de chantier

Elle a symbolisé cette volonté de ne pas vivre le temps du chantier comme un temps subi, de ne pas nous exiler dans d'autres salles pour une programmation improbable. Elle fut l'emblème du chantier pensé comme un acte artistique et culturel. Ce fut un lieu où se déroulèrent des spectacles, un lieu où se retrouvèrent ouvriers du chantier, artistes et équipe du Channel, le lieu où l'on pouvait se restaurer, le lieu de la réunion de chantier, le lieu où fut entreposée la maquette du site et à ce titre le départ de toutes les visites de chantier. Si la cabane symbolise cette volonté de faire vivre le chantier pour la population, elle n'en est pas la seule déclinaison. Le site lui-même fut le support de nombreux projets artistiques. Que ce soit dans le domaine du théâtre, de la danse, des arts plastiques, de la vidéo, de la photographie, nous avons su faire du chantier l'objet ou le sujet de nombreuses interventions artistiques. Il s'est ainsi produit ce que nous avons souhaité. Le chantier est devenu un spectacle. Nous sentons qu'il a su raconter sa propre histoire, que son évolution permanente fut suivie avec une attention non dissimulée. Au lieu d'être un sujet polémique, une inconnue fantasmée, il a généré l'attente, la fierté, l'intérêt, la sensation que se jouait là autre chose que de l'ordinaire. Le travail inlassable et continu, qui a vu chaque semaine des groupes d'enfants intervenir tant et plus n'y fut pas pour rien. Résultat, la disparition de cette cabane, faite de bric et de broc, fut un gentil et sympathique crève-cœur. Comme beaucoup d'étapes de notre histoire, elle restera dans la tête. Pour certains, dont nous ne sommes pas, avec dans la tête comme une pointe de nostalgie. Enfin, la cabane de chantier a eu aussi cette vertu de nous permettre quelques libertés avec les habitudes. La cabane de chantier nous aura servi à

quelques petites tentatives et autres vérifications utiles pour l'avenir. Nous avons vu que nous n'étions pas exempts de fausses bonnes idées et que la volonté d'originalité avait quelquefois quelques limites. L'exemple le plus significatif fut le rythme de programmation mensuel. Inutile, déstabilisant, improductif. Nous avons eu tout faux. L'expérience du restaurant fut elle aussi extrêmement salutaire et nous a permis de bâtir une méthode qui devrait se révéler tout à fait judicieuse pour le choix du futur locataire. Cela est plutôt riche d'enseignements et nous disposons désormais d'une somme de données nous permettant d'analyser sérieusement ce qui s'y est passé et nous en servir pour demain. C'est le lien vers le futur.

Le passage

Cela apparaît peut-être totalement désuet, mais il était important de ne pas quitter l'état ancien des abattoirs sur une fausse note. Les derniers *Feux d'hiver* ont été un succès, amplifié par le concours gracieux d'un miracle (météorologique). Quelques semaines plus tard, *l'Adieu au Passager* a réuni un public captivé et concerné. Il était important pour la scène nationale de réussir cette transition entre ce qui fut et ce qui sera. Nous n'aurions pas abordé dans le même état d'esprit cette période si particulière des travaux si nous avions quitté l'ancienne réalité sur une mauvaise note. Probablement l'idée peut paraître totalement romantique, peut-être même un peu absurde, mais il est évident que nous n'aurions pas eu la même sérénité, la même tranquillité d'esprit si nous n'avions pas réalisé des *Feux d'hiver* tels que nous les avons rêvés, avec ce moment d'une poésie infinie le 31 décembre à minuit, et un *Adieu au Passager*, qui fut un drôle de moment, à défaut d'être un moment drôle, à la fois recueilli, émouvant, inattendu, spectaculaire.

Les derniers *Jours de fête*: un rendez-vous pour l'avenir

Nous dirons la même chose pour *Jours de fête*. C'était un grand rendez-vous, dans le contexte d'entre-deux que nous connaissons, dans le fait que nous avons annoncé une dernière édition. Nous n'insisterons pas. Là aussi, il était important de quitter la manifestation sur une bonne note. Ce fut un apogée. Ce fut d'ailleurs tellement fort que la barre est très haute pour 2008, où il s'agira de changer de nom et passer dans une autre histoire. Mais c'est aussi ce genre de défi que nous voulons nous donner. Celui qui nous est proposé est à la hauteur de nos espérances. Et si nous tombons, ça peut faire très mal. Durant ces dix-sept ans, nous avons eu quelques rendez-vous à l'identique de celui-ci, dans une sorte de quitte ou double avec l'avenir. Nous abordons ce défi avec sérieux, sans que cela ne nous intimide. Nous verrons.

Une assise locale confirmée

Les manifestations, *Feux d'hiver* et *Jours de fête*, ce qu'a généré le chantier, son existence même, la vie de la cabane, les réactions et le soutien très profond que nous avons ressenti lorsqu'est apparu le risque de voir le Channel demeurer *ad vitam aeternam* dans une situation précaire, sont autant d'indices qui, au bout du compte, permettent de ressentir l'état des choses. Nous pouvons affirmer, sans prendre beaucoup de risques, que la place du Channel dans l'imaginaire de la population n'a pas été entamée, a même plutôt été confortée. Rien ne le mesure objectivement. Sinon une sensation, un ressenti. Sinon l'affluence lors du moment inaugural (six mille personnes). Sinon *Feux d'hiver* et un site qui n'a pas désempli durant cinq jours.

L'équipe

Une équipe est un équilibre fragile, une construction lente et patiente. Il faut du temps, des gens qui savent pourquoi ils sont là, des gens qui ont une vraie autonomie mais qui doivent aussi penser leur lien à un projet, des gens investis de leur travail. Au-delà de la personnalité des uns et des autres, le mode de structuration et la vie collective doivent générer et entretenir cette façon d'être. C'est un exercice permanent. Nous ne décrivons pas un monde idéal. Mais il semble normal de rendre justice à une équipe dont le mode d'être est tout à fait conforme à l'esprit de cette scène nationale, une équipe qui travaille collectivement, où la diversité des personnalités est vécue comme une force supplémentaire.

Bien sûr, il y a des gens d'une très grande qualité humaine, aux compétences avérées. Mais cela ne suffit pas. Le fait que chacun soit au service du projet n'est jamais que la conséquence d'un accord fondamental avec la philosophie qui le porte et la preuve que chacun le nourrit et le fait sien. Au final, le projet du Channel est une production collective où chaque individu, pour sa part propre, en est le propriétaire, le concepteur et le maître d'œuvre.

Nous ajouterons à cela que nous avons plaisir et nécessité à cultiver l'esprit critique et qu'il n'y a de notre part aucune hésitation à être très sévères avec nous-mêmes.

L'exigence, qui est celle du détail, fait l'objet d'une vigilance individuelle et collective de chaque instant. Il arrive même que le directeur soit gentiment remis sur les rails quand des formes de relâchement gagnent, par fatigue et lassitude, et que le laxisme rend la vie plus facile. C'est plutôt un signe de bonne santé.

Ce n'est pas non plus un simple hasard, si de manière autonome, ce sont les attachées aux relations avec le public du Channel qui ont provoqué des moments de réflexion avec leurs collègues des autres scènes nationales de la région.

Ces années ont, à nos yeux, conforté l'équipe, l'ont rajeunie, et, dans le même temps, lui ont fourni une maturité jamais atteinte. Comme tout organisme vivant, des personnes en partent, d'autres la rejoignent. Rien

n'est jamais acquis. Ni nous ne le prétendons, ni nous avançons avec ce genre d'illusions. C'est un chantier permanent. Il y a nécessité d'une vigilance au quotidien. Mais cette équipe, volontairement allégée (si on en compare le nombre de membres avec des structures équivalentes), libre dans sa pensée collective, libre dans son expression individuelle en interne, a appris à vivre et travailler ensemble. Cette liberté, pour qui ne sait la manier, est d'une insécurité absolue. Cela reste, de notre point de vue, la manière la plus intéressante et la plus productive de travailler.

Des artistes

Nous écrivons quelques mots sur les équipes artistiques. Johann Le Guillerm, François Delarozière sont des noms à citer. Nous n'en ferons pas des tonnes sur ces deux-là. Le Channel compte dans leur ascension, nous le savons, ils le savent. Cette reconnaissance réciproque nous suffit. D'autres noms sont apparus, complicités des lendemains à venir. Anne Conti, Sébastien Barrier. Nous verrons dans quelques années que ces gens-là sauront écrire leur histoire, à Calais et ailleurs. Comme pour les deux premiers, nous n'y serons pas pour rien. Mais ce sont d'abord eux qui tracent leur itinéraire. La scène nationale s'est sans doute encore plus ouverte à la scène internationale durant ces cinq ans. Nous nous sentons dans un mouvement, une dynamique. Des nouvelles complicités qui s'amorcent, d'autres qui se mettent en sommeil sans que le lien ne soit coupé. Des équipes ou des artistes que l'on ne distingue pas ou très peu dans le paysage des scènes nationales trouvent un dialogue avec nous. Ce ne sont pas forcément des artistes mineurs (voir plus haut ce qui s'est passé avec Le Guillerm et Delarozière). Bref, il y a de l'avenir, à la scène nationale et pour la scène nationale.

Il y a bien sûr mille choses supplémentaires à raconter, à expliquer, à réfléchir. Sur ces sujets rapidement esquissés, sur d'autres que nous aurions pu aborder. D'autres champs de réflexion auraient pu compléter le tableau parmi lesquels les nouvelles complicités artistiques, les nouvelles problématiques qu'a déjà induit le futur bâtiment, quand bien même un temps en situation de chantier.

Nous l'avons annoncé, le regard est parcellaire. Nous l'assumerons comme tel, persuadés que l'échantillon peut raconter l'essentiel. Il n'y avait ici d'autre prétention que d'évoquer les dernières années à travers quelques éléments, significatifs de la période et qui engagent l'avenir. Finalement, de tout cela, que restera-t-il ? Qu'en dira-t-on dans dix ou vingt ans ? Il s'en dira l'essentiel de l'essentiel. Le temps du contrat d'objectifs et de moyens était de parvenir à doter le Channel d'un lieu. Nous y sommes parvenus. Non sans embûches, mais nous y sommes parvenus. Le *nous* étant évidemment à mettre au crédit de l'ensemble des partenaires.

Détour 2 : un lieu

C'est une déambulation. Les textes ont été écrits par Lena Pasqualini, secrétaire générale du Channel.

Le belvédère

Belvédère vient de l'italien *bello vedere*, qui signifie littéralement *beau voir*. Offert comme un point d'exclamation dans le paysage, il ouvre une vision poétique en prise sur la ville et ses horizons lointains. Lieu d'une métamorphose, il conserve néanmoins les traces de sa vie antérieure - un château d'eau - à travers le corset métallique qui l'entoure. Les artistes-constructeurs de La Machine, dirigés par François Delarozière, lui ont façonné une présence aiguë en acier corten, acier auto-patiné à corrosion superficielle, utilisé pour sa tonalité chromatique et sa résistance aux conditions atmosphériques. 122 marches permettent d'en venir à bout. L'ascension est ponctuée de petits paliers où l'on peut s'asseoir et d'installations végétales à arrosage automatique. C'est une minutie de 20 mètres de hauteur, 8000 boulons et 28 tonnes.

Le chapiteau

Réalisé par l'équipe d'architectes de Patrick Bouchain et Loïc Julienne, Construire, le chapiteau culmine à 24 mètres de hauteur. Il s'élève à contrepied du lieu de mort qui lui préexistait - un fumoir aux apparences de crématorium géant - et se déploie audacieusement comme un hymne à la vie protéiforme. L'ossature est faite de bois lamellé-collé non raboté. Implantée dans le sol, elle s'élance pour toujours. En altitude, elle s'organise en un ballet de passerelles, coursives et escaliers, qui permettent l'accroche de matériel technique et d'accessoires de cirque. Vu de l'extérieur, un côté de la toile s'expose comme une protubérance. Elle s'ouvre ou se ferme selon un système de repli en accordéon. Béante, elle éclôt une lisière qui accueille librement le dedans et le dehors. L'espace au sol mesure 17 mètres de diamètre, il accueillera souvent un gradin circulaire de 200 places, en bois. Le chapiteau est directement relié à l'extrémité du bâtiment d'origine, une salle d'échauffement et l'espace dédié aux loges y sont hébergés.

Le Passager

Le Passager est le premier acte poétique édifié sur le site selon nos propres désirs. Construit par François Delarozière, il fut inauguré le 21 janvier 2000 et ouvrit simultanément la possibilité d'un rêve étendu à la totalité du site. Dans le rêve devenu réalité, l'aménagement intérieur du Passager fut de nouveau confié à François Delarozière et La Machine. L'élégance brute et sensuelle qui caractérisait le lieu est ainsi affinée par un nouveau travail ouvragé du bois et du métal, notable sur le gradin, les rampes ou la régie. La proposition de l'architecte Patrick Bouchain fut de retourner la disposition scène/salle originelle pour inscrire le public en continuité avec les espaces d'accueil principaux (billetterie-bar-restaurant). Le toit d'origine a été remplacé par une charpente métallique disposée à cheval sur les murs préexistants, l'espace gagne ainsi en hauteur et ouvre l'éventail des capacités techniques. Le gradin offre près de 300 places. L'intimité

intérieure contraste avec le gigantisme de la façade extérieure soulignée par la présence d'un écran blanc. Une salle de projection se trouve dans le toit entrouvert à l'opposé... Une autre façon d'insinuer le dialogue, un dialogue panoramique, vertigineux.

La grande halle

Lorsque les abattoirs fonctionnaient encore, la grande halle servait à l'abattage, au découpage et au stockage des viandes. Elle était pourvue d'immenses salles réfrigérantes que nous avons utilisées plus tard à l'occasion de spectacles. Aujourd'hui, l'espace apparaît décroisé et unifié, transformé et néanmoins conservé. Le carrelage d'origine a subsisté, les colonnes métalliques, auparavant fondues dans l'architecture, soulignent maintenant la verticalité de l'espace et donnent à la perspective d'ensemble une sensation de vitesse. Une charpente métallique de forme rectangulaire remplace la seconde partie du toit, elle s'élève à 13 mètres de hauteur. L'aspect industriel du lieu est magnifié dans le projet d'une vie spectaculaire, ouvrant le nombre des possibles et la folie des grandeurs. Un gradin démontable de 480 places pourra y être installé en certaines occasions. La partie finale du bâtiment a laissé place à une nouvelle architecture ; elle abrite les loges, la salle de projection et le système de chauffage qui alimente les principaux espaces de vie. L'immensité silencieuse du lieu appelle les multitudes et les minuscules, le rien du tout ou le tout d'un coup... une foule de deux mille personnes, par exemple...

La tisanerie

Nous souhaitons réaliser à l'extérieur des bureaux un espace chaleureux, qui soit simultanément un lieu de rassemblement et de réunions ainsi qu'un lieu de cuisine où boire le thé et le café. Ce désir a pris la forme d'une tisanerie ou tisanière, réalisée en bois de sapin du nord et en acier découpé au laser. Les formes courbes et les motifs réalisés au pochoir sont caractéristiques du travail ornemental de La Machine, association dirigée par François Delarozière. Deux immenses baies vitrées ont été réalisées pour percer à jour l'espace et ouvrir les horizons vers le dehors du bâtiment. La tisanerie se prolonge à l'air libre par une terrasse, scène exaltante pour interpeller la vie du site... autant d'éléments qui nous invitent à y proposer, aussi, des formes artistiques. La tisanerie est accessible par ascenseur depuis l'espace bar-restaurant ou par l'escalier extérieur qui épouse la courbe de la tour de verre.

Les bureaux

Les bureaux étaient autrefois situés à l'entrée du site, dans le bâtiment aujourd'hui transformé en lieu de résidence. Ils sont à présent installés dans l'ancien fenil des abattoirs, large espace qui inscrit notre présence au cœur

de la vie du site. L'accès principal se fait depuis la tisanerie par une poignée en corne de bœuf. La charpente du grenier a été conservée, elle laisse apparaître régulièrement les accents circonflexes métalliques qui soutiennent le toit. Un parquet flottant couvre le béton d'autrefois, des ouvertures – fenêtres en saillie sur la toiture que l'on appelle chiens-assis – ont été pratiquées de chaque côté du bâtiment sur toute sa longueur. L'espace de travail est ainsi inondé de lumière naturelle et nous permet de prendre part, depuis les bureaux, aux activités de la cour extérieure. La plateforme unique sur laquelle nous travaillons favorise une circulation libre des idées et des informations, la largeur de l'espace nous permet aussi d'inventer nos propres retranchements.

L'hôtel des artistes

Le lieu de résidence est un espace d'habitation ouvert à l'accueil de compagnies artistiques ainsi qu'à d'autres formes de présences poétiques tels certains spectacles ou ateliers spécifiques. Six chambres à coucher et un studio sont disponibles, ils remplacent les anciens bureaux du Channel autrefois réunis au premier étage, ainsi que les archives auparavant logées à l'étage supérieur, sous les combles. Au rez-de-chaussée, la maison du concierge a subi des travaux d'isolation et de peinture. Le lieu de résidence offre certes des aspects pratiques, il représente surtout une liberté nouvelle puisque nous sommes désormais en mesure de recevoir les invités du Channel à l'intérieur du site et d'y inscrire une vie permanente, jour et nuit. Les possibles auxquels invite le lieu de résidence sont multiples, ils trament en filigrane une pensée plus profonde sur les façons d'habiter et de mettre en œuvre l'hospitalité.

Le bar-restaurant

Une tour en verre, visible depuis le portail d'entrée, désigne le centre rayonnant de notre activité : un lieu où l'on se revigore et depuis lequel nous sommes reliés à l'ensemble du site. À l'échelle du Channel, l'espace bar-restaurant s'ouvre ainsi comme le premier chapitre à partir duquel tisser sa propre histoire du lieu et y inventer son parcours. La banque d'accueil située à l'entrée de la tour permet de réserver les billets d'accès aux spectacles ou d'obtenir les renseignements utiles sur les activités présentes du Channel et les façons d'y prendre part. Au centre de la salle, une cheminée invite à la chaleur des échanges et des discussions. Le bar agrandi du Passager n'est plus seulement relié à la salle de spectacle, il flirte aujourd'hui avec plusieurs itinéraires possibles, parmi lesquels l'accès aux bureaux par ascenseur, les cuisines ouvertes du restaurant, le vestiaire tentaculaire du Passager, la billetterie, la cour extérieure... La gestion de l'espace bar-restaurant est confiée à une équipe autonome, qui épouse à sa façon la vie du site et met elle aussi en œuvre, à son échelle, un lieu de vie poétique. Plus qu'un restaurant, cela se traduit ici par *un lieu de vie alimentaire*.

La librairie

Plus qu'un lieu culturel, nous avons rêvé depuis plusieurs années un lieu de vie poétique. Cette formulation désigne une cité réinventée, un lieu ouvert à toutes les formes de présences singulières et originales, inouïes et inédites; un espace capable de mettre en liberté chaque moment de la journée, la vie et la relation à l'autre. Au début de la réflexion sur la métamorphose du site, nous avons écrit : *tout ce qui s'y fera sera pensé du point de vue artistique*. Qu'il s'agisse d'un gradin, d'un bureau, d'un restaurant ou d'une librairie, chaque chose existera de façon inattendue. La librairie du Channel fait partie des réalités autonomes qui participent à l'ensemble du projet mais possèdent en plus leur singularité. Autre lieu de vie dans le site, la librairie sera multiple : petit salon, lieu de rencontres et de lectures, espace ouvert à tous, aux enfants aussi. Les éditions Actes Sud se sont désignées pour prendre le lieu en gestion propre, elles disposent d'un large éventail de livres et d'éditions différentes, qui ne se restreignent pas au seul champ artistique.

Le jardin

Isolé dans l'enceinte du Channel, un nid décoiffant de verdure. Il n'y avait là que du béton autrefois. Au mois de novembre 2006, l'artiste-botaniste Liliana Motta, qui collabore avec l'architecte Patrick Bouchain, y a réfugié deux arbres : des mûriers de Chine ou mûriers à papier, utilisés en Asie pour la fabrication d'un papier destiné à la calligraphie. Il s'agit de deux pieds femelles, les feuilles sont grandes et ovales, parfois bordées de dents triangulaires ou irrégulièrement lobées. Le paillage du sol, réalisé en 2005 à partir des déchets verts de la ville de Calais, comprend une grande variété d'espèces : sureaux, cornouillers, catalpas, saules, graminées, millepertuis, groseilliers, menthe panachée... Ce petit endroit fait partie d'une histoire verte plus ample, les installations végétales de Liliana Motta ponctuent d'autres parties du site. Le pavillon des plantes et les végétaux grimpants palissés contre les murs d'enceinte forment les destinées aléatoires et les racines d'un désordre propices à nos propres éclosions.

Les pavillons

Un bâtiment de briques parcourait uniformément l'aile gauche du site. Aujourd'hui délestée du ton monotone de l'uniforme, elle prend vie comme une parade d'architecture en quatre mesures, quatre ossatures en bois, de même constitution conçues par l'architecte Patrick Bouchain. L'habit diffère manifestement, il fut confié à des équipes singulières, hôtes de chantier dont se nourrissent volontiers les travaux de l'architecte.

Le pavillon des plantes

L'habillage de celui-ci fut confié à l'artiste-botaniste Liliana Motta. 126 étagères de 5 à 6 mètres de long entourent les façades, plus de 300 espèces

végétales différentes y résident. D'autres espèces, portées par le vent et les intempéries, sont attendues. 62 étagères d'accueil ont été prévues à cet effet. Comme les autres, l'ossature du pavillon des plantes intègre le mur d'enceinte originel, apparent à l'intérieur dans son état brut. Contrairement aux autres, il dispose d'une pièce séparée de la salle, pouvant servir de loge. La charpente s'élève volontairement en écho aux maisons Castor visibles sur l'avenue de Verdun. Cet espace invite à la programmation de petites formes artistiques ainsi qu'au déroulement des ateliers du Channel.

Le pavillon de lettres

La tenue détonante du pavillon de lettres est l'œuvre de Joël Ducorroy, artiste-plaqueticien qui pratique exclusivement l'art des plaques minéralogiques et des mots pressés. Au total, 6 500 mots forment la peau des façades, une partie d'entre eux provient de l'artiste lui-même, l'autre partie de la population locale et d'ailleurs. En septembre 2006, pendant les derniers *Jours de fête*, nous avons invité les habitants de la ville et autres passagers à nous transmettre leur mot, un mot qu'ils affectionnent particulièrement. 2 500 mots ont ainsi été pressés sur les plaques minéralogiques, qui forment la rumeur indélébile de milliers de voix, le tissu composite à travers lequel tramer notre existence. Ce pavillon est destiné aux petites formes artistiques et aux ateliers du Channel.

Le pavillon monolithe

Des étudiants de l'école nationale supérieure d'architecture et de paysage de Lille ont réalisé la peau du pavillon présent. Diana Alvarez, Marie Blanckaert, Ronan Le Hyaric, Stéphane Simon et leur professeur Philippe Louguet ont proposé un pavillon sans chutes : le plus économique et écologique possible, entièrement recyclable. Réalisé en tôle ondulée, noire et translucide, le pavillon ne laisse aucune forme en saillie. Les débordements ont été réinvestis dans le bâtiment même. À l'intérieur, le monolithe est isolé par du *Bâtiplume*, mélange expérimental de plumes d'oies et de poules compactées, récupérées dans des abattoirs. Cet espace privilégie le rangement du matériel technique.

Le pavillon de la plage

L'habillement du pavillon de la plage est le seul qui ait été réalisé par l'équipe d'architectes Construire de Patrick Bouchain et Loïc Julienne. Il s'insinue manifestement au cœur d'une pensée soucieuse d'ouvrir le dialogue entre les constructions locales et celles du site, entre le bâti et l'habitant des lieux. Dans cet ordre d'idées, l'architecte a imaginé une ossature physiquement reliée aux actes constructifs de la population locale. Cela s'exprime d'abord par la charpente en bois dont sont pourvus les pavillons : elle est une variation familière des maisons Castor qui longent l'avenue de Verdun. Cela s'énonce ensuite à travers la peau de ce pavillon-ci, qui voudrait saluer au loin les chalets de plage construits par des particuliers sur les rivages de la côte d'Opale. Ces petites constructions sont appelées à disparaître car elles sont illégales et donc incessibles. Le pavillon de la plage se projette, en quelque sorte, comme le signe de leur célébration. Consacré à la vie de chantier entre juin et novembre 2007, ce pavillon sert au stockage du matériel technique.

3 Ce que nous affirmons

Détour 3: le budget

Le budget est celui voté par le conseil d'administration du Channel.
Il a été considéré comme l'objectif budgétaire à atteindre par l'ensemble des partenaires publics.

BUDGET PREVISIONNEL 2008, LE CHANNEL SCENE NATIONALE DE CALAIS			
STRUCTURE			
Subventions et produits(1)	Produits		
Subventions d'équilibre		2 515 885 €	
Subventions en nature (personnels)			
Autres subventions dont aides à l'emploi		- €	
Autres produits de gestion			
Transferts de charges et reprises sur provisions		300 €	
Quote-part des subventions d'investissement virée au compte de résultat		8 774 €	
total des produits		2 524 959 €	a7
Charges de la structure en ordre de marche	Charges		
Frais de fonctionnement	455 207 €		
Charges en nature			
Personnel mis à disposition	- €		
Masse salariale	896 019 €		
Dotations aux amortissements	19 209 €		
Dot. aux provisions pour risques et charges	11 600 €		
Impôts sur les bénéfices et assimilés	4 000 €		
sous-total	1 386 035 €		
Charges et produits financiers	Charges	Produits	
	50 €	150 €	
Charges et produits exceptionnels (hors subventions d'investissement)	Charges	Produits	
	100 €	50 €	
Total	B 1 386 185 €	2 525 159 €	A
		DISPONIBLE (A-B)	1 138 974 €
CHARGES ET PRODUITS ANNUELS DE SAISON			
	Charges	Produits	Résultat
Communication générale			- €
Personnel d'accueil non permanent			- €
Autres charges et produits			- €
TOTAL	85 000 €	- €	E
		RESULTAT (E-D)	-85 000 €
		DISPONIBLE POUR L'ACTIVITE (F-C)	1 053 974 €

les subventions d'équilibre inscrites sont celles obtenues en 2006

BUDGET PREVISIONNEL 2008, LE CHANNEL SCENE NATIONALE DE CALAIS				
SPECTACLE VIVANT : ACTIVITE DE PRODUCTION				
	Charges	Recettes	Subventions et aides affectées	Résultat
Quote-part des artistes permanents affectés à la production				- €
Productions et coprod gérées				- €
<i>montages spectacles</i>				- €
<i>exploitations spectacles</i>				- €
<i>tournées de spectacles</i>				- €
Coprod. non gérées				- €
<i>montage exploitation</i>				- €
<i>tournées de spectacles</i>				- €
Résidences et studios	100 000 €			-100 000 €
TOTAL	100 000 €	- €	- €	-100 000 €
SPECTACLE VIVANT : ACTIVITE D'ACCUEIL				
	Charges	Recettes	Subventions et aides affectées	Résultat
Accueils				- €
<i>Théâtre</i>				- €
<i>Danse</i>				- €
<i>Musique</i>				- €
<i>Cirque</i>				- €
<i>Marionnettes</i>				- €
<i>Jeune public</i>			- €	- €
<i>Humour et cabaret</i>				- €
<i>Autres</i>				- €
TOTAL	400 000 €	50 000 €	- €	-350 000 €
AUTRES ACTIVITES ARTISTIQUES				
	Charges	Recettes	Subventions et aides affectées	Résultat
Quote-part des artistes permanents affectés aux autres activités art.				- €
Manifestation	1 000 000 €	30 000 €	471 026 €	-498 974 €
Cinéma				- €
<i>production/exploitation accueil</i>				- €
Arts plastiques				- €
<i>production/exploitation accueil</i>				- €
Ecriture / Lecture				- €
<i>production/exploitation accueil</i>				- €
Autres				- €
<i>production/exploitation accueil</i>				- €
TOTAL	1 000 000 €	30 000 €	471 026 €	-498 974 €
ACTIVITES COMPLEMENTAIRES				
	Charges	Recettes	Subventions et aides affectées	Résultat
Quote-part des artistes permanents affectés aux activités compl.				- €
Formation vers les professionnels				- €
Ateliers et actions de sensibilisation	160 000 €	- €	155 000 €	-5 000 €
Autres activités (école de cirque)	100 000 €			-100 000 €
TOTAL	260 000 €	- €	155 000 €	-105 000 €
RESULTAT DES ACTIVITES				
	1 760 000 €	80 000 €	626 026 €	(S2+S3)-S1 -1 053 974 €
RESULTAT NET DE L'EXERCICE				
	3 231 185 €	3 231 185 €		(U-T) 0 €
Total des charges -ap		Total des produits -ap		

les subventions inscrites sont celles obtenues sur Jours de fête en 2006 (Ville, CAC, CCI)

Détour 4: le courrier

Plutôt que de laisser les lettres reçues à la poussière, nous leur redonnons, de temps à autre, une seconde vie. Ici, nous n'en garderons qu'une seule. Il y en a des dizaines d'autres.

Jeu 7 déc 2006 16:44

Objet : A l'attention de Francis Peduzzi
Date : lundi 6 mars 2006 15:26
De : descampssso@voila.fr <descampssso@voila.fr>
Répondre à : descampssso@voila.fr
À : lechannel@lechannel.org
Conversation : A l'attention de Francis Peduzzi

Francis bonjour,

Un petit mot auquel je pense depuis quelques temps déjà... Non pas que je veuille apparaître dans le couloir qui n'existe plus d'ailleurs (enfin j'imagine...) ou dans sillage, que je lis toujours avec beaucoup de plaisir. J'ai malgré tout envie parfois de réagir, du style, pour voir Ronan Tablantec, tu n'étais pas obligé d'aller aussi loin, il est déjà passé dans la région, moi personnellement je l'avais vu dans un squatt à Lille et il était venu à la Ferme à Villeneuve mais n'était enfin de compte pas intervenu...

Enfin bref, c'est à vrai dire une réflexion sur la communication du Channel dont je veux te faire part.

Voilà, au démarrage, c'était quand je travaillais à Arras, nous recevions la plaquette du Channel comme beaucoup d'autres. Et il faut que tu saches qu'à l'époque, moi même m'occupant de la communication d'une structure culturelle, je trouvais cette plaquette choquante. J'imaginai le coût qu'elle pouvait représenter vu le papier, les tirages photos, la quadri... bref, je me disais que vraiment elle ne devait pas correspondre réellement au lieu, à l'esprit du Channel...et je ne comprenais pas et je m'interrogeais vraiment sur la raison de cette comm.

Les années ont passées. Mes expériences professionnelles aussi et dernièrement suite à mon pèlerinage, j'ai effectué un grand rangement chez moi. Non pas que j'habite un château mais il y a parfois des accumulations et des envies de grand ménage qui se font sentir. Il y a un endroit où je garde les différentes comm de structures culturelles, étant une grande gourmande de sorties en tout genres... et bien je me suis rendu compte qu'annuellement, je vire toujours les plaquettes, les programmes, les papiers qui ne sont plus d'actualité et bien la seule que je garde depuis de nombreuses années et que je ne parviens pas à jeter est celle du Channel !!! comme quoi c'est une bonne leçon de communication que tu m'as donné là. Car j'imagine que je ne dois pas être la seule dans ce cas là... Donc voilà, bravo et merci pour la leçon...

Bonne continuation et à bientôt

Bises à toute l'équipe

Sophie

Détour 5: la presse

Pour la dernière année, nous avons compulsé un dossier de presse d'une épaisseur d'un livre. Plus roman fleuve que dazibao. Nous retiendrons un seul article, le plus récent, paru dans une très luxueuse revue européenne d'architecture, *Mark*.



130 COIFFURE PERFORMING ARTS CENTRE CALISTO FRATELLI



AN EXPRESSION BEYOND WHICH CONVENTION IS PROHIBITED

and there is a 'place possible', a 'place possible', a 'place possible'... They are the result of the 'Carnet de chantier'... The 'Carnet de chantier'... The 'Carnet de chantier'... The 'Carnet de chantier'...

The 'Carnet de chantier'... The 'Carnet de chantier'... The 'Carnet de chantier'... The 'Carnet de chantier'...


130 COIFFURE PERFORMING ARTS CENTRE CALISTO FRATELLI




THE TRUE SOCIAL DIMENSION OF THE WORK OF CONSTRUCTURE IS TO CONSTRUCT AN ARCHITECTURE TO WELCOME OTHERS



132 COIFFURE PERFORMING ARTS CENTRE CALISTO FRATELLI



SECTION OF THE THEATRE




130 COIFFURE PERFORMING ARTS CENTRE CALISTO FRATELLI



SECTION OF THE THEATRE




130 COIFFURE PERFORMING ARTS CENTRE CALISTO FRATELLI



WE WANTED TO BUILD A PLACE OF POSSIBILITIES, A PLACE FOR THE IMAGINARY

FRANCIS PEDRUZZI



130 COIFFURE PERFORMING ARTS CENTRE CALISTO FRATELLI




134 COIFFURE PERFORMING ARTS CENTRE CALISTO FRATELLI




SECTION OF THE THEATRE



130 COIFFURE PERFORMING ARTS CENTRE CALISTO FRATELLI



SECTION OF THE THEATRE



Détour 6: autoportrait en cinq mots et un entretien

Pour lire et pour mémoire. Une autre façon de dire qui nous sommes, ou plutôt qui nous voudrions être.



En tant que lieu de vie poétique,
c'est-à-dire, un lieu qui ancre sa réflexion
avant et au-delà de la question réductrice
d'un lieu de spectacle,

nous n'inviterons jamais
les gens au spectacle,
nous les inscrirons dans une histoire
beaucoup plus ample
qui concerne le site
et la vie du Channel dans son entier.

Laisser fleurir en nous l'évidence du

Le style, c'est le nouveau (...). Il y a des inventeurs, en tennis comme ailleurs :
Mac Enroe est un inventeur, c'est-à-dire un styliste, il a introduit dans le tennis
des postures égyptiennes (son service) et des réflexes dostoïevskiens (*si tu passes
ton temps à te cogner volontairement la tête contre les murs, la vie devient impossible*).
L'histoire du sport passe par ces inventeurs, qui constituaient chaque fois l'inattendu,
la nouvelle syntaxe, les mutations, et sans lesquels les progrès purement technologiques
seraient restés quantitatifs, sans importance et sans intérêt.

Gilles Deleuze, in *Pourparlers*

je ne sais pas,

l'évidence d'un doute créatif, d'un doute prometteur.

Laisser un *on ne sait quoi* venir

d'*on ne sait où*,

un parfum de quelque chose

qui pourrait...

Tout aurait-il
vraiment
été dit,
tenté,
réalisé,
qu'il n'y aurait plus rien d'autre
à imaginer et à inventer,
dans la manière
de penser la vie
d'une structure culturelle,
lui écrire
son destin
et sa propre partition?



LE(S)ENS

Savoir et saveur
ont même racine,
ils viennent du latin *sapere*
qui signifie
avoir du goût,
et aussi,
exhaler une odeur.

Une organisation aussi aiguisée qu'harmonieuse de circonstances exceptionnelles provoquera

des émois c h a r n e l s

et des résonances

profondes.

L'œil toujours ouvert, en éveil, devient sec.
Un œil sec verrait peut-être tout, mais il regarderait mal.
Pour bien regarder, il nous faut toutes nos larmes.

Georges Didi-Huberman in *Ninfa moderna*

On ne s'improvise pas créateur d'étonnement,
de surprise, de déconcertement, etc. L'artiste est celui
qui est capable de faire sensation. Ce qui ne veut pas dire
faire du sensationnel, à la façon de nos saltimbanques
de télévision, mais, au sens fort du terme, faire passer
des analyses dans l'ordre de la sensation, qui, en tant
que telle, est de nature à toucher la sensibilité, à émouvoir.

Pierre Bourdieu, in *Libre-échange*

La culture,
l'art,
s'ils ne nous aident pas
à vivre,
individuellement
et collectivement,

à quoi
servent-ils ?



L'HOSPITALITÉ

Et puis, à travers nos façons d'habiter dans le nouveau lieu et ailleurs, nous deviendrons des hôtes absolument insolites.

S Habiter P
ici T A I
et habiter L I
le monde,
simultanément.
simultanément.

Pourquoi me demander mon origine ?

Homère, in *Illiade*, chant VI

Jevousdésire : hors-d'œuvre composé de divers éléments choisis avec un grand raffinement, que le serveur fera seulement admirer tandis qu'elle se contentera de petits pains beurrés.

Chairadorée : une grande assiette faite d'un miroir brillant, au centre de laquelle seront disposées des côtelettes de poulet parfumées à l'ambre et recouvertes d'une fine couche de confiture de cerises. Elle admirera, en mangeant, son reflet dans l'assiette.

Ainsivousaimeraije : petits tubes de pâte brisée emplis de divers parfums allant de la prune au miel cuit dans du rhum, des pommes de terre macérées dans du cognac au riz sucré, etc. Sans un battement de cil, elle les mangera tous.

Superpassion : un gâteau de pâte sucrée très compacte, à la surface duquel auront été pratiquées de petites cavités emplies d'anis, d'extrait de menthe, de rhum, de genièvre et d'Amaro.

Formule de l'aéropeintre futuriste Fillia, in *La cuisine futuriste*

La boisson que l'on sert au bar et comment on la sert, questionnement en apparence totalement anecdotique, ne requiert-il pas pourtant, lui aussi, une réflexion approfondie ?

É

A J I T È

T

È





Nous maintenir à la verticale dans un équilibre

fragile

entre évanescence et éternité au cœur du territoire.

Nous ne nous comprendrons jamais entièrement,
mais nous pouvons faire bien plus que nous comprendre.

Novalis

Les *spaghetti* naissent à Naples, et ce n'est pas un hasard. Les *spaghetti* naissent à Naples parce que, comme la pizza, qui reproduit la simplicité des gens et le cercle du golfe de Naples, ils reproduisent la mobilité de cette ville, et tout particulièrement le comportement physique des célèbres *scugnizzi*. Qu'est-ce qu'un *scugnizzo*? C'est un petit garçon qui, comme un oiseau, ne tient jamais en place. (...) Ainsi des *spaghetti*: filiformes, fuyants, aériens, bondissants, palpitants. (...) Le *spaghetto* est mobile. Insaissable. C'est peut-être pour cela qu'il est devenu une religion, dans le monde entier. Que cherche le monde? Tout ce qui n'est pas stagnant. Tout ce qui n'est pas en repos. Le *spaghetto* a le mouvement de la mer, non celui d'un lac. Et qui a jamais vu un plat de *spaghetti* rester immobile, comme le lit d'un étang?

Domenico Rea, in *Visite privée*

Écrire

le Channel, scène nationale
de Calais,
le Channel, scène nationale
à Calais
ou le Channel, scène nationale
pour Calais?

Calais
ou Calaisis?



Nous ferons
entrer
en coïncidence

L' H O R I Z O N

l'individuel
et l'universel;

l'infime
et l'infini;

l'ordinaire
et l'extraordinaire.

Pour le regard d'un être humain, l'horizon se trouve à environ 4 700 m. Est-ce que l'utilisation de jumelles change quelque chose? Non, cela ne change rien. Du fait de la courbure terrestre, il n'est pas possible de voir derrière l'horizon.

Précis élémentaire de géométrie

Nous sommes les enfants d'un monde dévasté, qui s'essaient à renaître dans un monde à créer. Apprendre à devenir humain est la seule radicalité.

Raoul Vaneigem, in *Nous qui désirons sans fin*

L'avenir peut-il s'écrire avec passion et conviction, sans la perspective d'une utopie joyeuse, celle de réenchanter le monde?



Francis Peduzzi

Convictions en mouvement

Propos recueillis par Jean-Christophe Planche

Francis Peduzzi est directeur de la scène nationale de Calais depuis le 8 janvier 1991. Cela fait déjà quelques années. Il ne s'y ennuie toujours pas.

33

Mars 2008

Trente-troisième numéro de ces Cahiers du Channel. Trente-trois étant un nombre qui pourrait renvoyer à la mort et à la résurrection, nous serons les invités de la transition, celle entre une vie du Channel en quête d'un lieu et celle d'un Channel désormais non pas installé, mais résident d'un lieu nomade et repéré. Avec un aperçu des questions qui nous agitent et quelques points de vue au gré de celles-ci. Mais il y aurait encore tant à dire.

E N T R E T I E N

Qu'est-ce qui motive la présence d'une scène nationale à Calais ?

Avec un peu de provocation, un représentant du Ministère de la culture expliquait que s'il ne devait rester en France qu'une seule scène nationale, elle devrait se trouver à Calais. Ce qui justifie fondamentalement une scène nationale dans cette ville est précisément qu'elle ne répond à aucun des critères par lesquels on motive habituellement la présence d'une telle structure. Dans la plupart des villes existe un public en demande de culture sur lequel une scène nationale peut se reposer, qui lui permet d'exister – le théâtre est plein – même si cela ne relève souvent que de l'illusion. La singularité de Calais, son histoire, sa sociologie font que les spectateurs conquis d'avance sont tellement peu nombreux qu'il est impossible, sous peine de cesser tout simplement d'exister, de ne s'adresser qu'à eux. Les questions fondamentales concernant le rapport à une population, qui traversent plus ou moins toutes les structures culturelles, se posent à Calais avec une particulière acuité. Nous avons dû inventer d'autres démarches, travailler avec des artistes qui ne relèvent pas nécessairement du bien pensé culturel de ce pays. Il nous a fallu emprunter des chemins de

traverses. Ici moins qu'ailleurs, rien n'est jamais acquis. La justesse du rapport à ce territoire suppose une pensée toujours en éveil, autonome, qui tente de mettre à distance modes et mots d'ordre. Cela explique sans doute l'atypisme que l'on nous attribue quelquefois. La constante réflexion sur la dialectique de l'offre et la demande se transforme de fait en dialectique de l'offre et de la réponse. C'est un puissant stimulant intellectuel, ce qui rend passionnant le fait de travailler ici. Et si nous transformons un peu la ville, celle-ci nous transforme aussi en retour. Un jour, une personne qui connaît bien le milieu artistique m'a avoué que lors de notre première conversation, elle avait le sentiment de parler à un apache. Cette métaphore du décalé et de la différence, si elle me surprend et m'amuse, raconte un peu tout cela.

La nécessité imposée par le contexte ne correspondait-elle pas aussi à votre conviction qu'une scène nationale doit s'adresser à l'ensemble d'une population ?

L'existence d'un lieu comme une scène nationale doit interroger le territoire. D'une certaine manière, il pose la question du modèle consumériste, propose

1

E N T R E T I E N

une autre manière de considérer l'existence, place sur le devant de la scène publique la nécessité pour une société de fabriquer du rêve et de l'avenir. Il s'agit de placer le verbe *être* devant le verbe *avoir*. Les propositions de la scène nationale ne peuvent prendre sens que dans une réflexion plus large sur la cité, sur ce que signifie le *vivre ensemble*. Ces fortes convictions ne sauraient se figer en certitudes. Cette profession de foi généreuse, un peu utopique est le fil conducteur d'une manière de progresser très empirique. Il s'est toujours agi de propositions, d'expériences que nous menons, analysons, essayons de comprendre pour les réutiliser, les amplifier ou les abandonner quand elles n'ont pas de portée. En 1994, nous posons l'histoire de manifestations liées au contexte de l'inauguration du tunnel sous la Manche. Nous voyons ce que cela produit dans la ville et pensons qu'il serait intéressant de proposer d'autres événements urbains de cette ampleur dans un autre contexte: *Jours de fête* naît ainsi. Il nous semble alors qu'il serait intéressant, les années pendant lesquelles *Jours de fête* n'a pas lieu, de créer une autre manifestation dans un contexte différent. Ce sont les *Feux d'hiver*. Nous choisissons cet intitulé pour le jeu de mots, sans mettre en avant l'idée du feu mais la dénomination même nous donne peu à peu le fil conducteur, nous amène à un endroit auquel un autre nom ne nous aurait pas conduits. En choisissant d'arrêter *Jours de fête* pour créer *Rêve général*, nous ne savons pas quelle aventure nous allons écrire. J'ai une vision très pragmatique de l'histoire qui est la nôtre. Elle se nourrit des rencontres, de la dynamique de l'équipe ou des envies personnelles. L'essentiel me semble être de toujours rester aux aguets, de ne pas se reposer sur des acquis mais plutôt sur la compréhension des acquis pour les remettre en cause et inventer. Le pire serait de se croire arrivés, de s'enfermer dans un savoir-faire, une routine mortifère. Nous essayons de cultiver une forme de vigilance permanente sur ce que nous faisons, d'être extrêmement critiques en regard de ce que nous fabriquons. Les architectes ont choisi le terme emblématique de *La vie* pour désigner leur projet de rénovation des abattoirs: cette proposition est en parfaite symbiose avec ce qui me semble essentiel. Fondamentalement, nous ne sommes jamais sans doute que dans la répétition de nous-mêmes, un peu comme un écrivain écrit toujours le même livre, mais nous sommes obligés de nous raconter une autre

Mon ambition n'est rien d'autre que de réfléchir à l'art de présenter l'art, en espérant que cela génère une rencontre, du plaisir, des petits bonheurs, du vivre ensemble, des curiosités aiguisées, de l'appétit, dans une logique différente de celle des rapports marchands.

histoire pour continuer à avancer, pour surprendre et nous surprendre. Chercher des voies nouvelles, tenter de mieux faire et autrement, est intellectuellement beaucoup plus satisfaisant. Il s'agit d'être en vie car ne plus être en vie est aussi ne plus avoir d'envie.

Le *Beaucoup de bruit pour rien* que vous programmez en juin, par exemple, n'a rien à voir avec le texte de Shakespeare. Le souci de s'adresser à l'ensemble de la population ne conduit-il pas au risque de proposer une culture affadie ?

Le fait que la pièce soit un classique ne me semble pas à lui seul un critère pertinent pour la programmer. Voilà quelques années, nous avons proposé deux représentations du *Bourgeois gentilhomme* de Molière au théâtre municipal. La salle était pleine, deux fois huit cents personnes, ce qui est excellent pour la statistique. Un des comédiens, qui a depuis intégré la Comédie Française, m'a demandé à quoi cela servait. Les cars arrivent et déversent les flux de spectateurs, les élèves suivent avec plus ou moins d'attention, on entend les portes claquer pendant la représentation... On sent que les gens sont là, mais sans aucun enjeu, ni pour eux ni pour ceux qui sont sur scène. Cela me semble vain. On constate aujourd'hui une certaine homogénéisation des programmations des théâtres publics. Une sorte de bon goût commun, fait d'une certaine qualité d'éclairage, de certains types de jeu, de certaines conceptions de l'espace, des décors et des costumes. On sait que la musique sera discordante car il s'agit à toute force d'être contemporain. Le mode de production de ces spectacles est immuable: un artiste ou une équipe choisissent un texte, cherchent des coproducteurs, s'enferment pendant trois mois dans un lieu de création puis tournent leur spectacle le plus possible dans le réseau du théâtre public. Ces manières de procéder peuvent donner de remarquables spectacles qu'il serait stupide de s'interdire de programmer mais cela ne me semble pas être la part la plus passionnante ni la plus pertinente de mon travail. Passer des commandes comme nous l'avons fait avec des artistes comme Philippe Jamet, Didier Ruiz, Guy Allouche, le théâtre de l'Unité et d'autres, me semble autrement stimulant. La réflexion, l'attention, la dimension artistique sont beaucoup plus présentes dans ces démarches qui prennent en compte le territoire, la population et s'interrogent sur la place du spectateur. Certains de mes collègues me donnent l'impression de s'être donné comme mission d'écrire une partie de l'histoire de l'art. Ce n'est pas mon ambition et il me semble d'ailleurs

2

E N T R E T I E N

qu'il n'y a pas nécessairement opposition entre des metteurs en scène qui œuvreraient dans un *art pur* et d'autres qui se compromettraient au contact du réel. Je pense que Jean-Luc Courcoult, par exemple, restera dans l'histoire du théâtre du XX^e siècle avec le Royal de Luxe et qu'il n'est pas un artiste moindre que Jean-Pierre Vincent ou Patrice Chéreau.

N'existe-t-il pas une culture trop souvent réservée à une élite que le théâtre public aurait pour mission de faire partager au plus grand nombre ?

Il traîne dans les têtes, à l'égard du Channel, comme pour toutes les structures culturelles, les représentations habituelles. La notion d'élitisme posée comme une accusation, l'idée d'un public trié qui serait toujours identique à lui-même. Nous essayons de bousculer et combattre cette perception du lieu culturel : des manifestations comme *Jours de fête* ou *Feux d'hiver* sont autant de coins enfoncés dans le réel des ségrégations sociales et dans la représentation symbolique d'un lieu culturel. Certains pensent que ce n'est pas une réponse, qu'investir l'espace public reste une facilité. Ce n'est pas mon avis mais je ne me sens en aucun cas porteur d'une bonne parole, d'un savoir ou d'une vérité. La tentation messianique me paraît être d'une grande prétention. L'idée d'une population qui serait en manque de culture, qu'il s'agirait de gaver, n'est pas la mienne. Prendre son bâton de pèlerin et aller prêcher les âmes perdues me semble une conception datée, œcuménique, porteuse de toute la bonne conscience du monde, que je ne partage pas. Il faut bien sûr éduquer le goût, la curiosité, ouvrir des horizons dans les têtes mais éviter de se sentir détenteur d'on ne sait quelle vérité. Des études ont montré dès la fin des années quatre-vingt qu'on ne venait pas au théâtre pour se cultiver mais pour vivre une expérience. Avec le recul, ce qui reste de la fréquentation d'un lieu culturel est une impression d'ensemble, une imprégnation, avec des surgissements de spectacles qui ont plus marqué que d'autres pour des raisons souvent irrationnelles, liées à l'état d'esprit du moment. Mon ambition n'est rien d'autre que de réfléchir à l'art de présenter l'art, en espérant que cela génère une rencontre, du plaisir, des petits bonheurs, du vivre ensemble, des curiosités aiguës, de l'appétit, dans une logique différente de celle des rapports marchands.

En quoi le nouveau lieu dont dispose le Channel est-il une traduction de cette ambition ?

Notre intention n'était pas de faire un théâtre de plus. Cela signifie d'abord qu'il aurait été bien

inutile de refaire le théâtre municipal dont Calais dispose déjà. Cela veut dire aussi que nous voulions signifier de manière très volontariste qu'il peut y avoir encore du théâtre au-delà du théâtre. Il s'agissait de concevoir un lieu dans lequel on puisse programmer du théâtre dans sa forme conventionnelle, avec scène et gradins, mais aussi des propositions artistiques de nature totalement différentes. Dans ce lieu, il est possible de percer les murs, de faire du feu, d'investir les galeries, de déployer tous les imaginaires. Cette rénovation, pensée avec Patrick Bouchain, Loïc Julienne et François Delarozière, opère dans le champ de l'architecture les mêmes pensée et expérimentation critiques que les nôtres dans le champ artistique et culturel. Comme l'écrivent Patrick Bouchain et Loïc Julienne pour la construction de logements sociaux que nous allons mener ensemble : *s'autoriser les dérogations à la norme pour enrichir les règles*. C'est d'ailleurs pour cela que nous nous sommes rencontrés et si bien entendus. La suite de l'histoire va donc s'écrire en dialogue avec le lieu. Tous les espaces qui le constituent doivent se nourrir les uns des autres. Nous aurons failli si la librairie ou le restaurant ne restent que des endroits utilitaires dans un espace artistique, s'ils ne sont pas différents de ce qu'ils auraient été dans un contexte urbain. Le site invite à multiplier les formes de présentation de propositions artistiques les plus diverses, à poser sans relâche la question de ce que peut être un lieu culturel au XXI^e siècle. Cela se fera très empiriquement. Pendant les *Feux d'hiver*, il est apparu évident que programmer le spectacle de Francesca Lattuada à 8h30 ne provoquait pas tout à fait le même ressenti qu'à 20h30. Le contexte d'une manifestation rend le public très ouvert à ces sollicitations. Ne serait-il pas possible de les proposer dans le temps social plus ordinaire ? Est-il possible de rompre avec le mode totalement figé du spectacle du vendredi soir à 20h30 ? J'espère que dans cinq ans nous aurons totalement déplacé nos manières de faire. La première programmation, pour les six prochains mois, pose modestement des jalons. Au mois de mars, nous confions la totalité du site à une compagnie, le Teatro delle Ariette, qui proposera tous les jours des spectacles de toutes formes. Je ne sais pas du tout si cette initiative que nous appelons *Libertés de séjour* sera reconduite, si elle sera juste. Nous allons proposer, expérimenter, observer, analyser et encore avancer. C'est ce mouvement même, qui n'est autre que celui de la vie, qui me passionne.

S'autoriser les dérogations à la norme pour enrichir les règles.

Le bar du Channel
Feux d'hiver
Calais, lundi 31
décembre 2007 à 22h
Photo Michel Vanden Eeckhoudt



Les Cahiers du Channel
ont donné la parole à :

- 1 François Guiguet
- 2 Loredana Lanciano
- 3 Pippo Delbono
- 4 Leïla Shahid
- 5 Gilles Taveau
- 6 Johann Le Guillerm
- 7 Denis Declerck
- 8 Alexandre Haslé
- 9 Hugues Falaize
- 10 Jean-Claude Gallotta
- 11 François Delarozière
- 12 Pascal Comelade
- 13 Anne Conti
- 14 KompleXKaphamaûM
- 15 Jacky Hénin
- 16 Francesca Lattuada
- 17 Bernard Stiegler
- 18 Michel Vanden Eeckhoudt
- 19 Jean-Luc Courcoult
- 20 Arnaud Clappier et Guillaume Poulet
- 21 Jules Étienne (Julot)
- 22 Paola Berselli et Stefano Pasquini
- 23 Laurent Cordonnier
- 24 Léa Dant
- 25 Sébastien Réhault
- 26 Peter De Bie
- 27 Guy Allouche
- 28 Lilliana Motta
- 29 Amandine Ledke
- 30 Sébastien Barrier
- 31 Francisco Jorge
- 32 Loïc Julienne et Patrick Bouchain

Conclusion

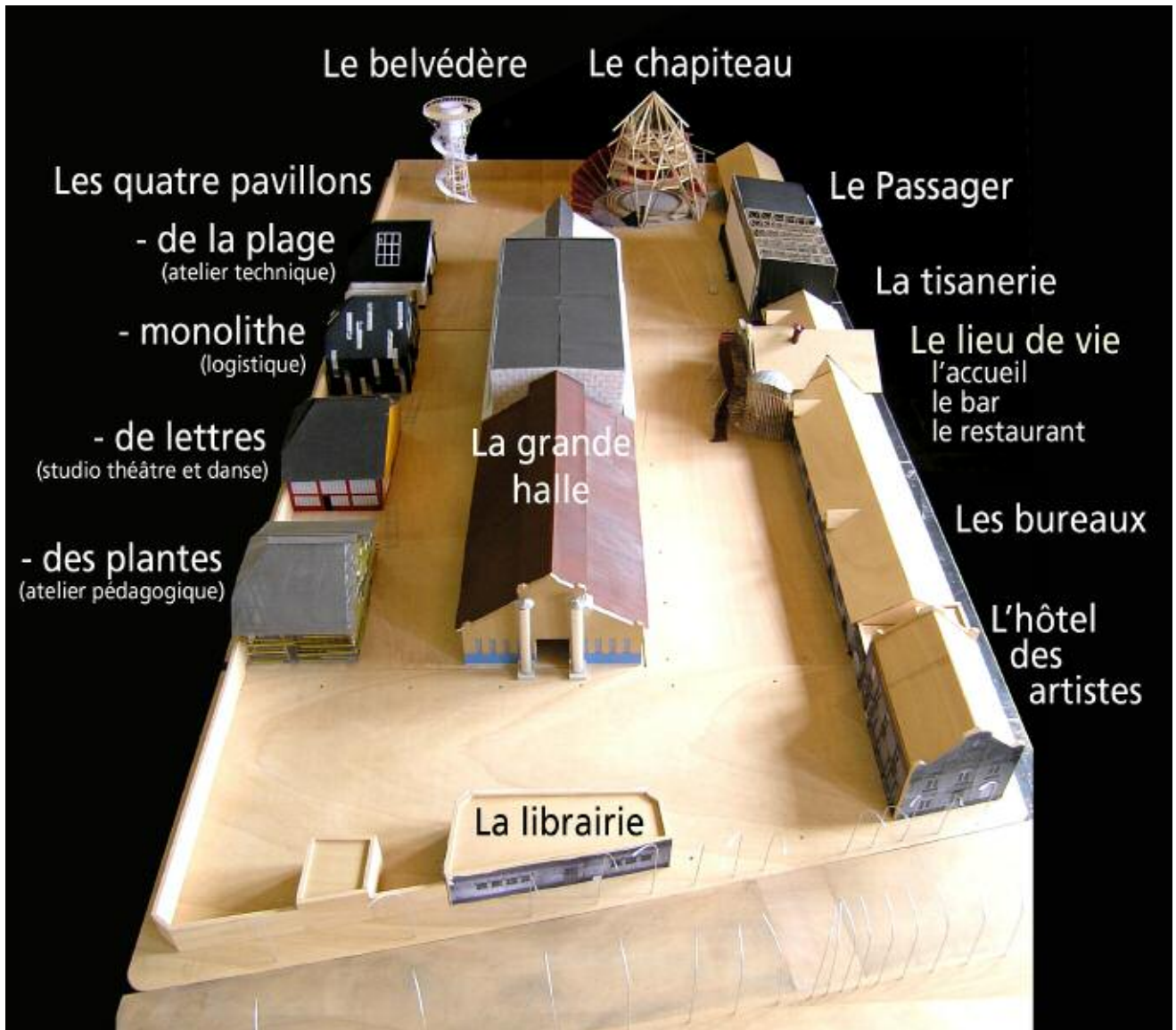
Ainsi se termine
ce document, pour ceux
qui auront été au bout
de la lecture.

Puisse-t-il avoir réussi
à conforter, éclairer,
convaincre, séduire,
persuader.

Pas de visée sans vision.
Il y a encore trop de défis
à relever, trop de chemins
à défricher, trop
d'aventures à mener, pour
envisager, non sans
vertige, que tout cela
puisse s'arrêter

brutalement





Le Channel

Scène nationale

Direction

Francis Peduzzi

173, boulevard Gambetta

B.P. 77

62102 Calais cedex

Tél. 03 21 46 77 10

Fax 03 21 46 77 20

Site

www.lechannel.org

Courriel

lechannel@lechannel.org

Document réalisé par le Channel, scène nationale de Calais

Avec la complicité du président et quelques membres de son conseil d'administration, de toute l'équipe du Channel, et plus particulièrement de Francis Peduzzi pour l'essentiel de l'écriture avec Lena Pasqualini, d'Élisabeth Lonquétty pour la relecture et de Stéphane Masset pour la mise en page.

Photographie de couverture Michel Vanden Eeckhoudt, *Feux d'hiver* 2007

